

67

JOSEPH HERMAN

:: 1918 ::

SANG BELGE

Pièce patriotique en 3 actes

Ecrité dans les tranchées de l'Yser, par

Joseph Herman,

Lieutenant au 2° Grenadiers

■ ■

TROISIÈME MILLE

■ ■

PRIX : Fr. 2.50



Tous droits de reproduction, traduction, représentation et d'adaptation cinématographique réservés pour tous pays.

Résumé de la Pièce

Premier acte.

LE REVE

Le général Allemand Von Cyning a épousé une femme Belge. Celle-ci a voulu donner une éducation belge à sa fille Martha.

Au pensionnat de Namur où Martha fait ses études, elle gagne bien vite les sympathies de toutes les élèves et en particulier de Mlle Henriette Legrand, fille du Directeur du pensionnat.

Les deux amies Martha et Henriette se lient d'amitié et passent leurs heures de loisir tantôt à la villa Von Cyning située sur les bords de la Meuse, tantôt à la villa Legrand. Les visites fréquentes de Martha chez son amie Henriette, lui ont fait rencontrer le frère de celle-ci, Pierre pour qui elle éprouve une tendre affection dont elle est d'ailleurs payée en retour. Pierre et Martha s'aiment avec la complicité affectueuse d'Henriette, à l'insu des parents de Martha, car le général Von Cyning destine sa fille au fils du ministre Allemand Von Lintof.

Le 2 août 1914, l'Allemagne oublieuse de ses serments, viole la Neutralité Belge et envahit notre Pays en semant la ruine, la mort !

La Belgique appelle ses enfants ! Pierre Legrand, abandonne ses études et s'enrole dans nos rangs où il gagne les étoiles de Lieutenant.

Le général Von Cyning est nommé gouverneur de la Belgique. Sa femme est morte. Il vient habiter Bruxelles avec sa fille. Martha souffre des tortures infligées à notre malheureux pays; elle se fait infirmière, elle s'occupe d'œuvres diverses, visite les pauvres, elle est la Providence des opprimés.

Elle se souvient de son amie Henriette ; elle fait appel à son concours et les deux amies se rencontrent à Bruxelles dans un même élan de dévouement et de charité.

Au lever du rideau, Pierre qui a été fait prisonnier avec quelques uns de ses soldats après s'être vaillamment battu, repose étendu sur un lit de la prison.

Il a tué un officier Allemand qui torturerait nos soldats. Il passera le

Conseil de guerre, pour la forme, car sa condamnation est décidée d'avance : Il sera fusillé !

Il rêve !

Martha au cours d'une visite à des prisonniers civils a appris l'arrivée de Pierre et vient le trouver avec Henriette

L'entrevue n'est qu'une longue torture pour les trois cœurs et n'aboutit qu'à faire clamer par Pierre :

« Vous êtes Allemande... Je suis Belge... ! Ma nouvelle amante c'est ma Patrie. »

Deuxième Acte

FLAMANDS, WALLONS !

Le gouvernement Allemand veut semer la discorde dans le peuple Belge. Il fait appel à un Gantois, Mr. Jacques Varenne, professeur d'Université, arrêté pour avoir refusé son concours à une institution Allemande. On lui promet la Liberté, on lui promet le plus brillant avenir, il refuse ! On le menace, il refuse toujours et dans une explosion de patriotisme il crie toute sa haine pour l'Allemagne et toute sa volonté de souffrir où mourir plutôt que trahir son Pays.

Il refuse ? Le grand juge décide. Il sera fusillé avec Pierre Legrand, demain 21 juillet.

Von Cyning veut annoncer lui-même à Pierre Legrand, la visite d'Henriette qui vient lui dire : Au revoir, car sur les instances de sa fille, le Gouverneur a consenti à laisser croire à Henriette que son frère ne serait pas fusillé, mais déporté en Allemagne.

En retour de cette faveur, Von Cyning voudrait quelques renseignements sur le front Belge !...

Pierre consent à parler, mais contrairement à son attente, le gouverneur n'entend que des choses très désagréables surtout lorsqu'il aborde la question des langues.

Troisième Acte

PATRIE !

L'exécution du Flamand Varenne et du Wallon Legrand a lieu aujourd'hui



SANG BELGE

Drame patriotique en 3 actes

Ecrité dans les tranchées de l'Yser, par

Joseph Herman,

Lieutenant au 2^e Grenadiers



PERSONNAGES :

PIERRE LEGRAND, lieutenant.
JACQUES VARENNE, professeur d'Université.
L'AUMONIER.
GOUVERNEUR VON CYNING.
COLONEL WEBER, secrétaire militaire du Gouverneur.
HANS, secrétaire civil du Gouverneur.
DOCTEUR ANDRE.
SERGENT et SOLDATS BELGES.
OFFICIER, SOLDATS et GARDIENS ALLEMANDS.
MARTHA, fille du Gouverneur.
HENRIETTE, sœur de Pierre.

La scène se passe à Bruxelles les 19, 20 et 21 Juillet 1918.



SANG BELGE

Acte Premier

LE REVE

La scène représente une prison ; au fond, une large grille s'ouvrant sur un couloir où l'on voit circuler une sentinelle Allemande.

A gauche, une porte ; à droite de la grille, un lit bas sur lequel repose Pierre Legrand ; assis sur un banc à gauche, un sergent et quelques soldats Belges, causent entr'eux à voix basse.

SCENE PREMIERE

Le Lieutenant Pierre Legrand, le sergent, les soldats.

Sergent (*s'étant retourné vers le Lieutenant qui vient de remuer*). — Ne parlez pas si haut, le Lieutenant s'est remué plusieurs fois déjà. Laissons-le reposer ; il doit être très fatigué.

1^e Soldat. — Oh oui, il doit être très fatigué.

2^e Soldat. — J'ai demandé au sous-officier qui nous accompagnait de le laisser monter à ma place dans la voiture, il a refusé.

Sergent. — Je le lui avais demandé aussi, mais il n'a pas voulu parce que disait-il, le Lieutenant est le plus coupable.

3^e Soldat. — On nous conduit en voiture et lui, on le fait trotter.

Sergent. — Et 25 kilomètres ce n'est pas rien ! Faut-il qu'il soit solide, il ne s'est jamais plaint !

1^e Soldat (*baillant*). — Je vais dormir un peu moi, Sergent !

Sergent. — Oui, mes amis, nous pourrions bien roupiller aussi ! (*Ils se préparent à dormir ; le sergent se ravisant*) À propos, avant de nous endormir, écoutez ! (*Les soldats écoutent attentivement*) Il faut absolument sauver notre Lieutenant. Il nous faut bien dire que c'est l'officier allemand qui est cause de tout.

1^e Soldat. — C'est vrai aussi !

Sergent. — Rappelons-nous bien com-

ment cela s'est passé. Il y a quinze jours, dans une attaque d'avant-poste, nous avons été faits prisonniers. On nous a conduits à la prison de Gand.

Le directeur de la prison martyrisait notre camarade Van Ollen ; il le faisait déshabiller et s'amusait à lui brûler le corps avec son cigare allumé ! Notre Lieutenant avait protesté et giffé l'officier Allemand ; on l'a mis aux fers pour cela pendant trois jours.

Le directeur continuait à torturer notre pauvre ami qui est mort d'un coup de pied dans le ventre.

Notre Lieutenant, fou de colère, a étranglé l'officier allemand.

Les Soldats (*bas*). — Entendu, Sergent !

3^e Soldat. — Nous pouvons dire aussi que les gardiens nous faisaient toutes sortes de misères, renversaient nos gamelles, nous donnaient des coups de crosses !

2^e Soldat. — Il ne faut rien oublier.

Sergent (*après s'être assuré que le Lieutenant n'écoute pas*). — N'oublions rien, car j'ai bien peur pour lui.

1^e Soldat (*bas*). — Le gardien me disait qu'il sera fusillé ?

Sergent (*triste*). — Je le crois aussi. (*on entend du bruit*). Dormons ! On vient !

(*Ils s'endorment*).

SCENE II

Les mêmes. — Deux gardiens Allemands (fort accent Allemand.)

Les deux gardiens entrent par le

fond, mystérieusement, s'assurant que tout le monde dort ; l'un d'eux porte une lanterne.

1^e Gardien (*inquiet*). — Je ne sais comment faire. Devons-nous la laisser entrer ?

2^e Gardien. — On n'oserait pas lui refuser. Elle m'a déjà rendu service.

1^e Gardien. — A moi aussi. La semaine dernière encore. J'ai été puni pour être rentré 2 minutes trop tard. Elle m'a fait grâcier.

2^e Gardien. — Tout le monde a besoin d'elle ; elle rend service à tout le monde.

1^e Gardien. — C'est égal, ce qu'elle nous demande est grave ; laisser entrer ici deux femmes !

2^e Gardien. (*étonné*). — Elles sont deux ?

1^e Gardien. — Certainement, elle est avec la sœur du Lieutenant Belge qui dort là !

2^e Gardien. (*mystérieusement*). — Il paraît que c'est son amoureux.

1^e Gardien (*étonné*). — Comment ?

2^e Gardien (*s'assurant que tout le monde dort*). — Oui, son amoureux. C'est Fritz qui me l'a dit.

1^e Gardien. — Ah ! c'est pour cela qu'elle insiste tant pour le voir ?... Et... le Gouverneur sait...

2^e Gardien. (*mystérieusement*) — M. le Gouverneur ne sait rien.

1^e Gardien. (*étonné*). — M. le Gouverneur ne sait rien ? Comment Fritz le sait-il ?

2^e Gardien. — Voici ! Tu sais que Madame Von Cyning était Belge ?

1^e Gardien. — Oui...

2^e Gardien. — Mademoiselle Martha sa fille a été élevée en Belgique... à Namur où le Gouverneur a un château.

1^e Gardien. — Ça ne me dit pas encore...

2^e Gardien. — Mademoiselle Martha a fait la connaissance de la sœur du Lieutenant... et... aussi... du Lieutenant...

1^e Gardien. (*souriant*) — Je comprends... c'est toujours ainsi... et M. le Gouverneur ne sait pas ?

2^e Gardien. — Non... ils se cachaient pou s'aimer... ils étaient jeunes il n'était pas officier quand ils se sont connus... c'est un volontaire de guerre... Non ! M. le Gouverneur n'a jamais rien su, puisqu'il voulait marier sa fille avec le fils du ministre Von Lintof...

1^e Gardien (*ayant vu bouger le Lieutenant*). — Chut... tu me raconteras

le reste tout à l'heure !...

Est-ce que le Directeur sait qu'elles viennent ?

2^e Gardien. — Oui, il le sait, il veut simplement fermer les yeux et nous laisser faire... Et si nous sommes pris, nous paierons seuls.

1^e Gardien. — Oui, il retire son épingle du jeu !

2^e Gardien. — Est-ce qu'on les laisse entrer, oui ou non ?

1^e Gardien. — On lui a promis, il le faut bien ! Après tout, si nous sommes pris, elle nous aidera bien à nous tirer d'embaras !

2^e Gardien. — Entendu ! (*se dirigeant vers la porte à gauche*) Je vais ouvrir cette porte !

1^e Gardien. — C'est cela, moi je vais éveiller les autres.

2^e Gardien (*revenant vers son collègue*). — Où allons-nous les mettre ?

1^e Gardien. — Dans la grande cellule. (*ils éveillent brutalement le sergent et les soldats*).

Sergent (*se frottant les yeux*). — Que nous voulez-vous ?

1^e Gardien. — Il faut sortir ! Suivez-moi !

(*à son collègue*) Reste le dernier et ferme la grille !

(*Tous sortent ; le sergent et les soldats bousculés par les gardiens*).

SCENE III

Pierre Legrand, puis Martha et Henriette.

Pierre (*couché, se remue ; un temps ; très grand jeu de scène, attitude tragique de rêve ; voix terne*).

Comme tout est triste et laid ! Toujours sombre..., toujours lugubre !

Toujours des arbres..., des arbres déchiquetés..., toujours des plaines... des plaines bordées de rivières..., des rivières bordées de saules..., de saules toujours vieux..., las de vivre comme des hommes qui souffrent !

Toujours des églises..., des églises en ruines..., des églises sans cloches..., des maisons sans toits..., des maisons sans foyer..., des foyers sans flamme... des moulins !... des moulins amputés, des moulins qui lèvent vers le Ciel, les moignons de leurs ailes..., de leurs ailes brisées par la rafale.

Du vent !... toujours du vent... du vent avec son éternelle et douloureuse chanson !

De la pluie !... toujours de la pluie
... de la pluie et son cortège de boues
aux odeurs infâmes !

De l'eau ! de l'eau qui dort... des
flaques d'eau soulevées par la tempête...

Des arbres squelettiques meurtris par
le feu des batailles... des arbres qui
résistent à peine aux assauts furieux
de la tempête... des arbres dont les
gémissements plaintifs disent la gran-
deur de leurs efforts pour ne pas céder!

Des roseaux ! de petits roseaux tels
de petits enfants en prière... se cour-
bent vers la Terre... de petits roseaux
... qui se redressent... pour respirer
peut-être... et se plier encore !

Encore des saules... des saules au
tronc creux où se réfugient nos petits
oiseaux... ; des saules qui répondent
par des sanglots, à la voix mugissante
du vent... du vent qui hurle à la
Mort !... (*Terrifié*) La bataille !...
des membres broyés, des ventres ou-
verts, des crânes brisés... des cris...
des hurlements... des morts !... (*Un
temps ; il reste immobile, les yeux fixes
On voit dans le fond un paysage
d'hiver ; la neige tombe*).

De la neige !... de la neige dont les
gros flocons en une diabolique faran-
dole, tombe lentement et recouvrent
nos toits de chaume éventrés... nos
plaines labourées par la mitraille... De
la neige qui tisse dans un rythme rég-
ulier et continu, un grand manteau
dont les plis semblent s'étendre jusque
sur moi... (*il frissonne*) ... un grand
manteau blanc... tout blanc... comme
celui dont nous vêtions Noël (*sourire
triste*) dans nos rêves de gosses...

(*Un ou des soldats paraissent au
fond comme dans un rêve ; ils sont en
tenue de campagne et couverts de nei-
ge*).

(*souriant*) Des soldats ! des soldats
couverts de neige !... Qu'ils sont beaux
... Ils vont aux tranchées !... (*Un
temps ; on entend chanter la « Made-
lon » en sourdine*).

Qu'ai-je donc ?... (*Enthousiaste*) Ils
chantent ! Chantez... chantez !...
vous soldats mes frères... et que votre
voix dise aux Germains qu'ils nous
poussèrent dans un coin de notre Bel-
gique, mais non pas dehors ! Non !
pas encore !

Qu'ils sachent qu'un peuple uni et
fier ne peut mourir !

Chantez encore ! chantez toujours !
parmi le deuil, le fer et le sang. Chan-
tez sous la foudre et le bruit du canon

et clamez au monde en extase la pro-
che résurrection de la Belgique en
cendres !

(*Le chant a diminué pour cesser :
un temps ; dans le fond, la vision a
fait place à un officier Belge qui salue
du sabre, la musique joue en sourdi-
ne la Brabançonne*).

La Brabançonne !... Chantez notre
Brabançonne... une Brabançonne
vibrante, et que l'écho de vos chants
vienne dire à ceux qui payent ici la
rançon des larmes, tandis que vous
payez là-bas la rançon du sang, que
vous travaillez à leur délivrance... (*La
Brabançonne cesse lentement ; la vision
est maintenant un officier Français ;
la musique joue la Marseillaise ; (un
temps). La Marseillaise !... Oui ...
chantez aussi la Marseillaise ! Une Mar-
seillaise terrible, vengeresse et que
l'écho vienne dire aux Allemands que
c'est avec des chants de vaillance que
les Belges se préparent à vaincre ou
mourir !...*

(*Temps ; la musique s'éteint lente-
ment*).

(*Souriant*)... Quoi ? des fleurs !...
(*Martha et Henriette entrent douce-
ment par la porte de gauche ; elles
s'arrêtent inquiètes devant l'attitude
de Pierre et se tiennent l'une contre
l'autre*).

Martha (*bas à Henriette*). — Que
se passe-t-il ?

Henriette (*bas à Martha*). — Il rêve!
(*appelant doucement*) Pierre !

Pierre. (*continuant à rêver*) — Des
fleurs !... des fleurs qui sentent bon !
... Pourquoi donc les fleurs sentent-
elles si bon ?... les grandes fleurs... ;
des roses... des roses blanches...
(*triste*) des roses qui s'effeuillent et
qui me donnent le baiser de leur der-
nier parfum... (*étonné*) Une fem-
me ! (*Mouvement des deux femmes*)
Mais... c'est elle !... c'est bien elle !...
Elle... elle... (*colère*) Non !... Non !
... je ne peux pas ... je ne peux plus...
(*doux et triste*) ... ses yeux (*Les
deux femmes écoutent attentivement*)
... ses beaux yeux, ils me regardent...
ils me disent : Douleur, Amour ! Oui...
Je l'aime encore (*colère*) Non ! Je ne
peux plus l'aimer... elle... la fille
d'un Allemand !

(*Martha pleure ; sur le conseil d'Hen-
riette elle se retire désolée pendant
qu'Henriette appelle*).

Henriette (*doucement*). — Pierre !
Pierre !

Pierre (*continuant à rêver*). — Qu'ai-je donc (*tragique*) Encore... encore eux !... des hommes... des femmes... des enfants... ils les tuent... c'est affreux...

Un cimetière !... un cimetière rouge... tout rouge... des femmes... des femmes en deuil... des orphelins... des orphelins en pleurs... (*Un temps*)

Encore elle ! (*souriant tristement*) ce sont des roses qui me parlent d'elle...; on dit que les roses ne mentent jamais... et les roses me disent qu'elle m'aime toujours !

(*Il retombe sur son lit ; Henriette d'abord hésitante, s'est rapprochée de Pierre ; elle se dirige ensuite vers la porte de gauche.*)

SCENE IV

Pierre, Henriette

Henriette (*parlant à Martha en entr'ouvrant la porte*). — Martha ! il a rêvé... il est retombé sur son lit...; je vais l'appeler...; reste-là un moment, je vais le préparer (*touchant doucement son frère*) Pierre !

Pierre (*s'éveillant la tête lourde ; voyant Henriette, il saute de sa couchette et recule, il se frotte les yeux, fixe sa sœur hagard*). Qu'est-ce ?... Est-ce que... je rêve encore ? (*Il revient près de sa sœur, la fixe toujours*) Non, pourtant... (*il prend les mains de sa sœur*) Henriette... c'est bien toi... toi... ma sœur ?

Henriette (*affectueusement*). — Oui mon cher Pierre, c'est bien moi ta sœur. (*Ils s'embrassent*).

Pierre. — Ma chère Henriette !

Henriette. — Mon cher Pierre !

Pierre (*se dégageant doucement de l'étreinte*). — Quel horrible cauchemar, Grand Dieu, où passait un frisson de mystère et de mort ! Je revoyais des visages aimés, dans mes pâles visions des visages qu'on ne peut plus aimer ! Ah ! c'est horrible ! (*Se reprenant, voulant chasser le souvenir de ce rêve*) Mais... (*tenant sa sœur*) ma petite Henriette, comment ai-je donc ce bonheur de te serrer dans mes bras ?

Henriette. — J'ai appris que tu as été fait prisonnier avec quelques-uns de tes soldats que tu as été amené ici ! A cette nouvelle, tu comprends mon Pierre, je n'ai rêvé que te voir j'ai fait des démarches; j'ai réussi grâce aux fonctions d'infirmière que je remplis à l'hôpital.

Pierre (*radieux, contemplant sa sœur*). — Au fait, oui... tu es infirmière ! Tu es toujours le bon cœur de jadis ! Je ne m'étonne pas que tu te sois imposé ces nobles fonctions !

Henriette. — Tu me flattes, Pierre.

Pierre. — Non, Henriette, ton cœur ne connaît que les belles choses ! Nous voilà donc tous les deux au service du Pays, toi, donnant la Vie... moi, donnant la M... ! Bref... (*admiratif*) mais tu es vraiment jolie ainsi !

Henriette. — Quand tu es parti, Pierre, pouvais-je moi, ta sœur, rester indifférente à la cause que tu défendais ? Ton devoir t'a fait prendre les armes, le mien m'a commandé d'essuyer des pleurs !

Pierre (*caressant*). — Ma bonne Henriette ! mais voyons, comment es-tu ici ? Tes fonctions d'infirmière, c'est très bien, mais les Allemands sont terribles pourtant ?

(*on fait du bruit à gauche, Pierre regarde de ce côté*)... du bruit, Henriette ! (*Il écoute attentivement, inquiet pour sa sœur*).

Henriette (*embarrassée, car elle sait que Martha est là*). — Non Pierre... je n'ai rien entendu...; mais dis-moi, mon bon Pierre, comment et pourquoi es-tu ici ?

Pierre (*à part*). — Que lui dire ? (*haut*) Prisonnier, simplement... c'est la guerre, Sœur... Mais... toi... tu as pu facilement...

Henriette (*troublée*). — Voici, Pierre je ne puis mentir (*hésitante*) et pourtant...

Pierre (*inquiet*). — Voyons, ma petite Henriette, explique-moi... je suis ton frère... tu ne peux rien me cacher...

Henriette. — Je ne veux rien te cacher... mais j'ai peur de te faire de la peine, si... (*elle s'arrête*).

Pierre (*intrigué*). — Tu m'intrigues, Henriette ! Parle... parle vite, je t'en prie...

Henriette. — Pardonne-moi, Pierre, si pour te répondre je dois rappeler à ton souvenir, un nom que tu as chéri... que tes lèvres ont murmuré tant de fois, quand nous étions gosses...

Pierre (*réfléchissant*). — Père ? Mère ? Est-ce de Mère ?

Henriette (*signe négatif*). — Hélas !

Pierre (*troublé*). — Non ?... Je ne comprends pas...; serait-ce (*colère*) Non Serait-ce de Mlle Von Cyning, la fille du Gouverneur ?

Henriette (*suppliante*). — Oh !

Pierre, ne m'en veux pas, je t'en supplie, si j'éveille en toi cette souvenance.

Pierre (*triste*). — Dououreux passé, maintenant !

Henriette. — Mon Pierre ! ne m'en veux pas et, de grâce, écoute-moi.

Pierre (*songeur*). — Je t'écoute.

Henriette (*hésitante*). — Martha est toujours mon amie...

Pierre (*sévère*). — La fille d'un Allemand !...

Henriette. — C'est vrai hélas ! mais elle est toujours la bonne Belge que tu as connue... ; tu sais que sa mère était Belge et combien de fois, toi-même n'as-tu pas admiré son noble attachement à la Patrie de sa Mère ?

Pierre. — La Patrie de sa Mère souffre... celle de son Père torture.

Henriette. — Oui, hélas ! mais crois-moi, crois ta sœur, Martha est ici, la gardienne vigilante et douce des martyrs. Que de blessures pansées par ses mains car elle est infirmière avec moi. Que de nos malheureux compatriotes ont besoin d'elle et obtiennent par son intervention des remises de peines, des grâces, des faveurs ! car sa bonté est légendaire ! Ainsi, tiens, si nous pouvons aujourd'hui nous revoir après de si longs mois, c'est grâce à elle ; tout le monde s'incline devant elle, son Père, son terrible Père lui-même !

Pierre. — C'est étonnant lui, l'inflexible !

Henriette. — Elle est malade, elle languit, elle se meurt. Tous ces crimes la font souffrir et son père est au plus grand désespoir de la voir dépérir.

Il voudrait l'éloigner de ce théâtre d'horreurs ! Martha devine les projets de son père ; elle veut rester et il souffre de devoir satisfaire tous ses caprices car devant elle seule, il s'incline !

Pierre. — Tant mieux. Henriette, mais...

Henriette (*l'arrêtant*)... crois bien Pierre que si Martha n'était pas digne de mon amitié, si je ne la jugeais pas digne de mon affection, je ne les lui donnerais pas.

Pierre (*pensif*). — Je sais, Henriette... Tiens, tout à l'heure j'ai rêvé... un horrible cauchemar hantait mes songes... ; j'ai rêvé... oui, j'ai rêvé d'elle... ; je la voyais douce... (*colère*) Non ! non !

Henriette. — Pierre, mon bon Pierre sais-tu quel a été son premier souci quand elle a su que tu étais ici ?

Pierre. — Comment a-t-elle su que j'étais ici ? Je n'y suis que depuis deux jours !

Henriette. — Elle s'informe de tout ; de tous ceux qui souffrent, de tous ceux qui pleurent, et c'est en visitant des prisonniers civils enfermés ici, qu'elle a appris ton arrivée. Aussitôt, elle m'en a fait part et s'est faite mon interprète auprès de tes gardiens pour me permettre de venir à toi. (*hésitante*)... elle m'a même accompagnée.

Pierre (*reste pensif, subitement*). — Elle est avec toi ?

Henriette. — Oui Pierre, elle vient te proposer d'intervenir pour toi auprès de son père.

Pierre (*à part*). — Pourvu Grand Dieu, qu'Henriette ignore ce qui m'attend ! (*haut, empressé*) et... sait-elle quelque chose à mon sujet ?

Henriette. — Elle ne sait que ce que je sais ; que tu es prisonnier et elle vient précisément pour savoir ce qu'elle pourrait faire.

Pierre. — Elle est avec toi dis-tu ? Où est-elle ?

Henriette (*s'avançant vers la porte de gauche*). — Elle attend ici que je l'appelle... je vais...

Pierre (*s'élançant pour arrêter sa sœur*). — Arrête Henriette, Non ! remercie-là... ; dis lui que je suis très touché de sa démarche...

Henriette (*ne laisse pas achever Pierre et a déjà poussé un peu la porte suppliante*). — Pierre ! c'est elle qui nous a permis de nous revoir... ! Oh, Pierre, ne la repousse pas, de grâce, accorde-lui un sourire, (*Martha entre*) car la voici !

(*En apercevant Martha, Pierre fait un mouvement et se détourne*).

SCENE V

Pierre, Henriette, Martha.

Martha (*se tient près d'Henriette, hésitante*). — Bonjour (*Pierre reste pensif*)... puis-je toujours dire Pierre ? (*Pierre ne répond pas ; angoisse des deux femmes*).

Henriette (*faisant quelques pas vers son frère*). — Pierre, c'est toujours Martha, vois-tu ; ne la repousse pas, je t'en prie ; tes souffrances sont les siennes !

Martha. — Pierre ! mon bon Pierre !

Pierre (*la tête entre les mains, comme se parlant à lui-même*). — Le rêve !

Est-ce que je rêve encore, Grand Dieu?

Henriette. — Allons, Pierrot ; non tu ne rêves plus... ; c'est ta sœur qui te supplie... ; c'est Martha qui t'implore !

Pierre (*émotionné, se dominant, à sa sœur*). — Henriette, laisse-moi ! (*à Martha*) Mademoiselle, (*mouvement des deux femmes*) je vous remercie de m'avoir permis d'embrasser ma sœur. Henriette m'a dit la beauté de vos sentiments, ils vous font honneur. Elle m'a dit aussi vos intentions d'intervenir pour moi auprès de votre père... ; soyez bonne toujours tant de martyrs sont dignes de votre attention.

Pour moi vos démarches seraient inutiles (*réfléchissant*) et puis... votre intervention en ma faveur est louable, je l'admire... je vous admire... mais de votre père, je ne veux pas de pitié... (*fort*) Non ! je ne veux pas implorer sa pitié !

Martha et Henriette (*douloureusement émues s'essuyent les yeux et se tiennent l'une contre l'autre*). — Mon Dieu !

Pierre (*triste*). — Merci... merci... mais hélas !... un abîme de sang...

Martha. — Pierre !

Pierre (*d'une voix sourde, étranglée*)... un mur de chairs pantelantes... des petits cadavres... des petites mains coupées nous séparent... vous êtes Allemande, je suis Belge !!!!

Martha (*désespérée, faisant effort pour parler*). — De grâce, mon Pierre, ne me repoussez pas ! En favorisant votre rencontre avec ma chère Henriette, je vous le jure, j'ai obéi à mon cœur qui l'aime, mais j'ai obéi aussi à cette affection que je n'ai jamais cessé de ressentir pour vous...

Je suis la fille d'un Allemand, c'est vrai ! Hélas ! suis-je coupable pour cela ? Et puis... ne suis-je pas Belge aussi ? Ma mère, ma pauvre mère vous le savez Pierre... était bien Belge ?

Pierre (*le calme revient sur sa figure, il paraît rêver ; à part*). — C'est vrai pourtant !

Martha (*doucement*). — Pierre ! vous souvient-il de nos promenades parmi les fleurs... , où tout semblait rêve... de nos promenades sur la cime des montagnes où l'on se sentait si près du ciel ?

Pierre (*calme, comme regardant le passé*). — Ah ! Ils sont loin... , bien loin ces jours heureux où j'allais vous attendre toutes deux à la sortie des cours...

Henriette (*intervenant*). — Et le dimanche tu nous accompagnais à l'église où nous entendions la Sainte-Messe...

Pierre. — Oui, ma pensée toute remplie de ces souvenirs, m'emporte sur les ailes d'un rêve, et au frolement de ces chimères, je revis ces jours passés... ; je garde un frisson de ces promenades... (*il s'arrête pensif*).

Martha (*S'est rapprochée peu à peu de Pierre avec Henriette*)... de ces promenades dans les allées du parc ; la nuit descendait lentement sur nous et nous enveloppait de son grand mystère et frileusement blottis l'un contre l'autre, nous nous sentions si près... que nous nous aimions !

Pierre (*doux*). — La tendresse de nos aveux nous faisait éprouver la communauté de nos idées de nos goûts.

Nous aimions entendre à nos pieds, rêver la Mer... ; nous aimions la volupté d'une musique douce enveloppante et charmeuse dont les phrases caressantes venaient expirer en nos âmes, comme une onde qui meurt languissante sur le sable de nos plages !...

Martha. — Vous souvient-il. Pierre, du premier croisement de nos regards, de ces jours de randonnées par monts et par vaux, dans ces campagnes où la caresse du soleil était si doucement bonne ?

Pierre (*ému et rêveur*). — Nos cœurs écoutaient la divine chanson... ; c'était une harmonie parmi nous qui nous versait des flots de tendresse et nous faisait sentir la douceur du battement de nos cœurs... !

Martha. — Vous souvient-il de ces jours pleins de rêve... ? Les heures avaient une teinte de rose... , nos lèvres échangeaient la caresse du baiser, et nos cœurs s'éveillaient à cette douce berceuse ; ces baisers et ces caresses qui m'enveloppaient toute et faisaient naître en nos âmes, une tendresse infinie.

Ces premiers baisers si doux ! Nos pensées, nos espoirs se mêlaient en nos cœurs ayant pour idéal, l'infinie vision d'un sentiment plein de jeunesse et d'aurore...

Pierre (*pensif*). — Baisers troublants !

Martha (*caressante*). — Ces souvenirs, Pierre ?

Pierre (*comme sortant peu à peu d'un rêve, recule lentement*). — Souvenirs !... Oui... oui... je me sou-

viens... Je me souviens de ce rêve... car ce n'était qu'un rêve ! Je me souviens de ces chimères emportées sur les ailes fragiles de l'illusion de nos 20 ans ! (*s'animant*) Je me souviens de ce rêve emporté par le vent, comme des feuilles mortes que l'automne aurait patinées de son or...

Je me souviens de ce rêve, dont la réalité ne devait être qu'un méprisable mensonge ! (*mouvement des deux femmes*). Je me souviens... , mais hélas, je me souviens aussi de Liège, de Taminés, de Louvain, d'Aerschot... Je me souviens de Dixmude, de Saint-Georges, de Steenstraete...

Henriette (*avec effroi*). — Pierre !

Martha (*désespérée*). — N'achevez pas Pierre ! Pitié ! Pitié ! Dans mes veines coule aussi du sang Belge...

Henriette (*idem*). — Pierre tu me peines !

Pierre (*désolé*). — Grand Dieu !

Martha (*à Henriette, suppliante*). — Henriette, ma chère Henriette, dis-lui donc à Pierre, que je suis Belge aussi... que la Belgique est la Patrie de ma mère... ; dis-lui donc que pour elle mon cœur vibre, mon cœur souffre. Dis-lui donc à Pierre que je l'aime toujours de toute la force de mon cœur malade, de toutes les fibres de mon âme ; dis-lui donc que depuis toujours sous le soleil comme dans l'ombre, dans le bruit, comme dans le silence, mes yeux ont pleuré pour lui, comme mon cœur a sangloté pour la Belgique martyre !

Henriette (*se rapprochant de Pierre*). — C'est vrai, Pierre !

Depuis que tant d'horreurs sont déchainées sur notre malheureux pays, Martha n'a jamais cessé de secourir les opprimés. Toujours, elle a tendu une main affectueuse aux détresses.

Sa vie est pleine d'abnégation, de sacrifices et de charité et, crois-moi, Pierre, toute pleine d'amour pour toi ! (*suppliante*). Mon frère, ce n'est pas elle seule qui te supplie, ce sont deux cœurs qui, comme le tien, battent pour la même cause. Si tu ne veux plus l'aimer comme amante, si tu ne veux plus l'aimer comme jadis, aime-la comme tu m'aimes, aime-la comme une sœur !

Pierre (*triste, décidé*). — Henriette, le mensonge n'a jamais effleuré tes pensées ! Je sais que tout ce que tu dis est vrai ! Mais hélas ! après les si doux et si caressants rayons de bonheur dont je me suis grisé, c'est maintenant la

nuît, la nuit sombre qui s'empare de mon âme, profondément triste, et la cruelle réalité s'attriste encore du souvenir de la voix sinistre du canon, des râles de haine et de douleur de ceux qui tombent là-bas !

« Jadis », as-tu dit ? Ah, ce mot m'est doux et cruel !

Jadis, j'ai aimé... , j'ai vécu des heures douces !

Jadis, j'avais mon père, j'avais ma mère... , jadis j'ai fait de beaux rêves !

Mais, (*geste large*) depuis... , depuis vois-tu, un orage s'est abattu en une pluie de ferrailles, dans une boue de chair et de sang !

Depuis, le canon gronde, étouffant des râles, des sanglots, des soupirs, et la guerre, la grande tourmente, m'a donné d'autres amours (*mouvement des deux femmes*). Mon amour, Henriette, ce n'est plus comme jadis, pour celle qui devrait mes rêves !

Mon amour, vois-tu, c'est pour une autre amante (*avec force*) une amante qui captive... une amante bien Belge, celle-là... et cette nouvelle amante, cette amante que j'aime, c'est ma Patrie !

Martha (*à travers des sanglots*). — Oh ! mon Pierre, je ne suis pas jalouse de cette amante...

Pierre (*continuant, triste*). — Cette amante est la seule... , la seule que je puisse aimer... ! Celle qui, jadis, m'a effleuré de sa tendresse, s'est envolée dans des vapeurs de sang !

Martha (*à bout de douleur*). — Grâce ! Grâce ! Pierre ! J'ai mal... , je souffre... , toutes ces horreurs me torturent... , ton indifférence m'achève...

Tu pourrais m'aimer encore, je le sens, mais ton Devoir et ta haine l'emportent.

Tu me reproches d'être Allemande ! Pitié, pardon ! (*à genoux*) Pierre... de grâce, embrasse-moi ! donne au moins à mes lèvres le baiser du pardon si pas le baiser d'amour ! (*Henriette se tient près de Martha*).

Pierre (*après avoir réfléchi un instant*). — Le baiser du pardon... ? Soit... (*il embrasse Martha sur le front ; il se retire un peu et, à part*) le baiser d'amour ? Non, ce sera pour ma Patrie, ma nouvelle amante ; le peloton d'exécution me le demandera demain !

Fin du 1^e Acte

Acte Deuxième

WALLONS, FLAMANDS !!!

La scène représente le cabinet du Colonel Weber, luxueusement meublé. Bureau à gauche. A mur, portrait du Kaiser et divers blasons. Portes dans le fond, à droite et à gauche. Fauteuils et chaises.

SCÈNE PREMIÈRE

(Weber seul. Accent allemand très prononcé).

Weber (il est assis au bureau, il arrange des papiers). — Quel travail ! Quel courrier ! (Impatient, consultant sa montre) Mais Hans ne viendra pas ? Dix minutes en retard déjà ! Il est cependant d'ordinaire en avance ! (On frappe) Entrez !

SCÈNE II

Weber, Hans.

Hans (entrant par le fond, un paquet sous le bras). — Bonjour, mon colonel Weber !

Weber (se retourne). — Ah, vous voilà Hern Hans ! vous avez été retenu sans doute ?

Hans. — Oui... et non ! (hypocrite). Je suis passé par la fabrique de lettres anonymes.

Weber (souriant). — Ah, oui ; bien trouvé ce truc ! et... vous en avez déjà ?...

Hans (heureux). — Trois mille environ ! (montrant son paquet). Dans celles-ci, j'ai du nouveau ; (yeux interrogateurs de Weber)... oui... à propos de la grande question...

Weber (subitement). — Ah sapristi, vous me faites penser, M. Hans, je dois recevoir aujourd'hui (regardant sa montre)... et il va arriver !

Hans (étonné). — Qui ça ?

Weber. — Jacques Varenne, professeur à l'Université, et... pour la même question... (on frappe) Entrez !

SCÈNE III

Les mêmes, Jacques Varenne, un gardien

Le gardien (en position). — M. le

colonel Weber, voici le détenu que vous avez demandé.

Weber (se lève; au gardien). — C'est bien, allez !

(Le gardien sort).

(A Hans) M. Hans, voulez-vous me laisser ?

Hans. — Bien, M. le Colonel. (Il sort).

SCÈNE IV

Varenne, Weber

Weber (politesse exagérée), — Ah ! M. Varenne, je suis content de vous voir.

Varenne (à part). — Pas moi, par exemple !

(Haut) Je ne félicite pas vos soldats, Monsieur !

Weber (gêné). — Comment M. Varenne, vous avez à vous plaindre ? Que vous ont-ils fait ? Dites-le moi, je punirai les coupables... je donnerai des ordres.

Varenne (à part). — Est-ce possible ? Quel changement !

(Haut) Me plaindre ? Je me plains, oui, mais vos soldats ne sont pas coupables ; ils exécutent vos ordres, ils obéissent ; les coupables sont ceux qui commandent.

Weber. — Croyez bien, M. Varenne que je veux que l'on vous respecte et je sévirai. (s'empresse d'offrir un siège) Mais... je vous en prie...

Varenne (étonné, à part). — Quelle politesse ! Mais... je rêve !

(Haut) Merci Monsieur, je suis assis dans ma cellule depuis si longtemps déjà, que je suis heureux de pouvoir rester un peu debout. (à part) Et puis cela ne me paraît pas bien sincère...

(Weber insiste, Varenne refuse).

Weber. — Oui, vous êtes toujours en cellule, mais croyez-moi, mon cher M. Varenne, c'est un oubli, nous sommes surchargés de travail avec tous ces

énergumènes qui troublent la tranquillité du pays, et nous ne savons où donner la tête.

Varenne (*étonné, à part*). — Je ne comprends plus rien !

Weber, — Oui, c'est un oubli et, vous êtes libre...

Varenne (*fier*). — Libre ? mais je le suis toujours libre ! Libre de penser, libre de dire, libre d'aimer !

Weber, — Et la cellule ?

Varenne, — L'emprisonnement ? mais c'est la captivité du corps, précisément parce que l'esprit, la pensée restent toujours libres !

Weber, — Et bien, le corps est également libre... Vous rentrerez chez vous aujourd'hui si nous parvenons à nous entendre.

Varenne (*surpris*). — Si nous parvenons à nous entendre.

C'est donc une liberté conditionnelle ?

Weber, — Voici M. Varenne ; M. le Gouverneur est tout particulièrement attaché aux Flamands ; sa femme d'ailleurs était gantoise.

Varenne, — Oui, une brave Flamande paraît-il !

Weber, — Vous savez ?

Varenne, — Oui, je sais que Mme Von Cyning était gantoise, née d'un père gantois et d'une mère liégeoise ; je sais Monsieur.

Weber (*hypocrite*). — Moi aussi M. Varenne, j'aime les Flamands.

Varenne (*à part*). — Je vous sens venir...

Weber, — Notre gouvernement s'intéresse au sort des Flamands...

Varenne (*protestant*). — Les Flamands se dispensent de votre tutelle Monsieur ; laissez-les à leur sort, ils n'ont pas besoin de votre attention pas plus que de votre pitié.

Weber, — Mais M. Varenne, il n'est nullement question de tutelle, ni de pitié... ; écoutez-moi, il y va de vous même, de votre avenir, de votre liberté.

Varenne (*fier*). — Mon avenir ? c'est ma liberté et ma liberté je la possède toujours ; ni la prison, ni le bague ni les fers, ni la torture ne me raviront cette liberté de penser, de dire ma haine, cette liberté qui fait la force de notre peuple, que jamais, jamais entendez-vous, vous ne soumettrez !

Weber (*terrifié*). — Du calme M. Varenne !

(*Un planton entre par le fond, porteur d'objets en cuivre. Il a l'air bête et se dirige vers Weber. Celui-ci honneux, manifeste une colère muette ;*

d'un coup de pied au derrière il chasse le planton qui sort à droite)

Varenne (*ironique*). — Du calme... Monsieur, du calme !

Weber (*à part*). — Y arriverai-je ? J'ai pourtant promis.

(*Haut*). Enfin, écoutez ! Vous êtes arrêté pour avoir refusé votre précieux concours à une institution établie par notre gouvernement. Dans un moment de colère que je comprends vous avez laissé échapper des mots malheureux à l'adresse de notre nation...

Varenne, — ...et que je ne regrette pas Monsieur !

Weber, — Notre gouvernement est très irrité de la chose et je crois qu'il a déjà été question de vous déporter.

Varenne (*avec force*). — J'ai refusé et je refuse encore. Plutôt la déportation, plutôt la Mort que la honte du parjure !

(*Un planton entre par le fond, porteur d'un matelas... il a difficile d'entrer. Weber confus se tourmente et repousse le planton. Il donne des ordres pour ne plus laisser entrer personne.*)

Varenne (*souriant à part*). — Leur culture !

(*Haut*). — Du calme, Monsieur...

Weber (*ennuyé*). — Allons, voyons !

Varenne (*impatient*). — Mais où voulez-vous en venir ?

Weber, — Il y a des accommodements avec le Ciel !

Varenne (*ironique*). — Et... le Ciel, c'est vous ?

(*Le planton qui avait apporté les cuivres reparait à droite, les mains vides ; il hésite un moment, puis longeant le fond, il marche à grands pas pour sortir par le fond. Weber l'aperçoit, se lève furieux et donne un coup de poing sur son bureau.*)

Weber, — Les propositions que je vais vous faire me sont dictées uniquement par l'intérêt que nous portons à la cause Flamande... (*voyant le mouvement de Varenne*) et aussi par la sympathie que vous m'inspirez.

Varenne (*à part*). — Ai-je une tête à lui inspirer de la sympathie ?

Weber, — Notre gouverneur (*il se met en position devant le portrait du Kaiser et le salut de la tête*) voudrait trouver un chef de mouvement et je crois que...

Varenne (*avec force*). — Arrêtez Monsieur ; votre intention est un crime à ajouter aux autres !

Weber (*insistant*). — Vous êtes très

estimé par vos concitoyens ; votre brillante intelligence vous a placé au-dessus de l'échelle, votre influence est très grande...

Varenne (*avec force*). — Arrêtez vous dis-je, vos paroles sortent toutes rouges... rouges du sang de nos martyrs !

Weber (*continuant*). — Vous aurez non seulement la liberté mais encore vous serez élevé par notre empereur (*il se tourne vers le portrait du Kaiser et en position salué de la tête*) à la plus haute situation sociale ; vous auriez la direction générale du mouvement...

Varenne (*révolté*). — Crime toujours cette proposition ; mais vous ignorez donc que dans les cœurs wallons et flamand flotte une même âme, l'âme Belge ! Vous ignorez donc qu'aux heures tragiques des 1830, Wallons et Flamands ont versé généreusement leur sang pour la conquête de leurs droits et de leurs libertés ? Vous ignorez donc que de leurs tombes, malgré l'immobilité éternelle de leur dernier sommeil, l'ombre de nos aïeux et de nos frères, nos guide et nous crie : Souvenir !

Weber (*assis à son bureau*). — Depuis 1830, les idées ont évolué ! Notre peuple n'est-il pas heureux ?

Varenne. — Heureux dites-vous ? J'ai eu l'occasion d'étudier votre pays Monsieur ; dispensez-moi de vous dire ce que vous savez comme moi à ce sujet. Votre peuple est esclave ; le Nôtre est libre ! Libre hier, libre aujourd'hui, malgré vos fers, comme il sera libre toujours, et cette liberté dont nous sommes si fiers, a été conquise au prix des grands sacrifices accomplis par nos Flandres et notre Wallonie !... Et vous voulez désunir ce peuple uni dans les joies, uni dans les pleurs, uni dans le sang ?

Flamands et Wallons marchent côte à côte au combat comme au travail ! Dans les croisades, dans les grandes guerres où ils furent appelés à combattre, ils n'ont jamais cessé d'être des frères !

Weber (*ironique*). — Des frères !

Varenne. — Parfaitement, des frères, vibrant d'une même ardeur, obéissant à une même vaillance, n'ayant qu'une même aspiration : l'Unité Belge qui fait la Force, la Puissance et la Splendeur de notre Peuple !

Weber (*ironique*). — Des frères... qui ne se comprennent pas !

Varenne. — Pardon, Monsieur, ils se

comprennent ! Quand le Pays a lancé son appel, il a été compris à la côte comme dans les Ardennes, dans nos plaines flamandes comme au fond de nos houillères wallonnes ; dans les chaloupes que balotte l'Escaut comme dans celles qui glissent sur la Meuse !

Il a été entendu et compris partout !
(Weber veut parler, Varenne continue).

Varenne. — La voix du courage, c'est la voix du cœur et le cœur a un langage que tous les Belges comprennent. (*animé*) Il fallait voir ces jours de fièvre où toute la fleur, toute la Force du Pays, tous, jeunes et vieux portaient le sourire aux lèvres, la colère et la vaillance au cœur ! Il fallait voir nos grandes gares envahies par nos braves et déverser comme une lave humaine, le plus beau de notre sang...

Weber (*impatient*). — Mais...

Varenne (*ne s'arrêtant pas*) et vous osez me proposer de désunir notre peuple ?... Votre proposition me révolte ! Comment avez-vous pu espérer me décider à m'associer à pareille infamie ? J'ai honte de moi, si mon attitude a pu vous inspirer cette démarche.

Weber (*à part, impatient*). — Et ma promesse ? (*il se lève*).

(Haut) M. Varenne, j'admire vos sentiments, mais enfin, je vous demande de réfléchir. Nous sommes vainqueurs partout, que pouvez-vous gagner en refusant ?

Varenne (*fier*). — Quel que soit le sort qui m'attend, je refuse ! Mon serment de fidélité a été tenu hier, il le sera demain ! Le serment d'un Belge est sacré ! Je ne veux pas (*désignant le portrait du Kaiser*) comme votre Kaiser (*Weber en entendant prononcer le nom de son empereur se met en position et se tournant vers le portrait le salué de la tête*) me rendre digne de cette tragique expression : Cain, qu'as-tu fait de ton frère ?

Weber (*il lance un regard furieux à Varenne et s'en approche après s'être coiffé de son casque*). — Prenez garde, M. Varenne, la prison, ... le bagne...

Varenne. — Le bagne ! Plutôt le bagne, plutôt la Mort que trahir mon Pays ! Non ! Je ne veux pas me rendre complice d'une pareille cruauté !

(Weber impatient va s'asseoir) Pendant que sur les rives de l'Yser tant de vaillants souffrent, tombent pour nous, afin que nous demeurions libres, afin que la Belgique garde son indépendance

et son union patriotique ; pendant qu'aux frissons ressentis par leurs cœurs au souvenir de leur famille, se mêle le frisson de la Mort qui les frôle ou les prend ; pendant que stoïques, ils donnent au monde en extase, le spectacle le plus beau du courage militaire, je veux, Monsieur, m'entendez-vous, je veux rendre mon courage civique digne du leur !

Weber (*confus, impatient, n'écoute plus Varenne ; il va à la porte et appelle*). — Hier !

(*à Varenne*). Enfin, M. Varenne vous êtes énervé, je le vois ; réfléchissez jusque demain... (*au planton*) Recondusez Monsieur à sa cellule.

Varenne (*ironique*). — Comment ?... Je croyais... vous m'avez dit tout à l'heure... que j'étais libre !

Weber. — Entendons-nous d'abord !

Varenne. — Ah ! C'est cela ? Vous croyiez que la promesse de liberté allait me décider...

Weber. — Je vous rappellerai demain !

Varenne. — Ce sera inutile ; je refuserai demain, comme je refuse aujourd'hui ! (*sur un signe de Weber, le planton emmène Varenne*).

SCENE V

Weber seul

Weber (*très inquiet regarde Varenne partir*). — Schwein ! Que vais-je dire à M. le Gouverneur ? Je lui ai promis d'arriver à mon but.

Ils vous ont une tête ces Belges ! rien ne les fait céder, ni les promesses, ni les menaces... *il sort à droite, revient de suite en examinant la pendule qu'avait apportée le planton*).

SCENE VI

Weber, Le Gouverneur, Hans

(*La sentinelle vient annoncer à haute voix*) : Le Gouverneur !

(*Weber embarrassé s'empresse de cacher la pendule et vient se mettre en position*).

Gouverneur (*entre autoritaire, suivi de Hans, il va s'asseoir au bureau de Weber*).

(*à Weber*). — Ah, vous êtes là Weber ? Et... Varenne ?

Weber (*à part*). — Je m'y attendais !

(*Haut, confus, s'approchant du gou-*

verneur tandis que Hans reste à sa droite). — Oui... M. le Gouverneur... il ne s'est pas décidé encore, ce sera un peu difficile... mais... je crois... j'y arriverai.

Gouverneur (*furieux*). — Comment ? Vous m'avez cependant promis ?

Weber (*très ennuyé*). — Il m'a demandé de réfléchir...

Gouverneur. — Réfléchir ? et jusque ?

Weber. — ...Jusque demain, M. le Gouverneur.

Gouverneur. — J'ai réfléchi à sa place... ; il sera fusillé : Trahison.

Voyons... et cet officier Belge condamné hier ?

Weber. — Je l'ai fait amener comme vous l'avez dit, M. le Gouverneur, il est dans la cellule n° 11.

Gouverneur (*à Hans*). — Je n'ai pu refuser à ma fille, la faveur qu'elle sollicitait pour la sœur de cet officier. Elle demandait l'autorisation de venir dire au revoir à son frère.

(*à Weber*). — A propos, on le fusillera demain avec Varenne.

Weber. — Bien M. le Gouverneur.

Gouverneur. — Oui, demain, tous les deux, dans le Parc, ce sera leur 21 juillet ! Cela refroidira peut-être l'enthousiasme de leur fête nationale à ces scélérats qui la célèbrent encore malgré tout.

(*à Hans*). — Et puisque j'y pense, qu'avez-vous décidé faire demain ? Vous savez, je ne veux plus voir des portraits de leur Roi et de leur Reine, aux boutonnières comme non plus ces petits rubans tricolores qu'ils ont arborés l'an passé !

Hans. — Vous pouvez compter sur moi, M. le Gouverneur.

Gouverneur (*il se lève*). — Il faut absolument les mâter car je commence à en avoir assez comme de cette satanée « Libre Belgique » que vous n'êtes pas encore parvenu à découvrir !

Hans (*confus*). — Je suis sur une piste, M. le Gouverneur et j'espère vous livrer bientôt les coupables.

Gouverneur (*à Weber*). — Demain, vous pourriez aussi faire circuler quelques mitrailleuses ? En tous cas, les troupes prêtes ?

Weber (*approuvant*). — Excellente idée, M. le Gouverneur et que j'appliquerai ! Quant à nos troupes, je vous assure qu'au moindre mouvement elles seront là !

Gouverneur. — C'est bien. Faites venir cet officier.

Weber. — Oui, M. le Gouverneur.
(*Il sort militairement.*)

SCENE VII

Le Gouverneur, Hans

Gouverneur (*de mauvaise humeur et dépliant un n° de la « Libre Belgique »*)

C'est très ennuyeux Hans que cette « Libre Belgique » paraisse toujours ! Elle nous fait un tort immense ! Vous rendez-vous bien compte de l'importance pour nous de la découvrir ? Et puis, que j'aïlle où je veux, jé la vois partout ! Tous les matins, j'en trouve un exemplaire sur mon bureau. Je ne comprends pas comment vous n'avez pas encore pu dénicher au moins celui qui l'imprime ?

Il est impossible que ce ne soit pas par une négligence coupable de votre part.

Hans. — Mes meilleurs agents s'en occupent. M. le Gouverneur, et... (*on frappe*).

SCENE VIII

Le Gouverneur, Hans, Weber

Gouverneur (*agité*). — Entrez ! (*il s'assied*).

Weber (*entrant suivi de Pierre*). — Voici, M. le Gouverneur !

SCENE IX

Le Gouverneur, Hans, Weber, Pierre

Gouverneur (*à Pierre*). — Ah ! vous voilà, vous ? Il m'a été rendu compte de votre attitude au Conseil de Guerre !

Pierre (*étonné*). — Mon attitude ?

Gouverneur (*sévère, avec autorité*). — Silence ! Vous avez été impertinent, arrogant même ; vous connaissez la sentence ?

Pierre (*calme*). — Oui, je serai fusillé !

Gouverneur (*ironique et cruel*). — Vous serez fusillé demain, pour votre 21 juillet.

Pierre (*calme*). — Bien, M.

Gouverneur. — Votre attitude a changé paraît-il quand on a lu l'arrêt ?

Pierre (*révolté*). — Mon attitude ? Elle est toujours restée la même ! Elle n'a jamais changé !

Est-ce que ma voix tremble ? Est-ce que ma figure reflète l'angoisse ou la crain-

te ? et pourtant je serai fusillé demain.

Gouverneur. — Oui, demain, pour votre fête nationale !

Pierre. — Vous avez bien choisi Mr. et je vous remercie de me faire mourir ce beau jour, où de tous les cœurs Belges s'élèveront des chants de victoire prochaine.

Gouverneur. — Vous ricanez ! on dirait que cela ne vous fait rien de mourir.

Pierre. — Mourir ?... Mais Mr, mourir pour son Pays, n'est pas mourir !... c'est simplement glisser dans le grand domaine de l'Immortel Souvenir !

Gouverneur. — Vous semblez quitter la vie sans regrets ?

Pierre (*calme*). — Sans regrets !

Gouverneur (*cruel*). — Votre sœur !

Pierre (*blesé, triste*). — C'est cruel, Mr. d'évoquer le souvenir de ma pauvre sœur en de pareilles circonstances.

Gouverneur. — Je disais : Votre sœur est venue solliciter votre grâce.

Pierre. — Henriette !... et vous lui avez dit ?

Gouverneur. — A la demande de ma fille, j'ai dit à votre sœur, que votre peine était commuée en celle de déportation et que vous partiriez demain pour l'Allemagne.

Pierre. — Ah ! Merci ! (*triste à part*)
Ma pauvre Henriette !

Gouverneur. — Elle croit donc que vous partez demain (*ironique*) mais elle ne pense pas que vous allez faire un aussi long voyage !

Pierre (*blesé*). — Votre ironie me blesse Mr, mais croyez-moi, ne me fait pas souffrir comme vous le voudriez !

Gouverneur (*indifférent*). — Elle m'a demandé aussi l'autorisation de vous voir aujourd'hui.

Pierre (*empressé*). — Et vous lui avez...

Gouverneur. — Je lui ai accordé cette faveur.

Pierre (*heureux*). — Merci Mr.

Gouverneur. — Je suis heureux pour vous et j'espère qu'en compensation de cette faveur, vous voudrez bien me donner quelques renseignements. (*Mouvement de Pierre*). Oh ! rien de grave ! Je voudrais quelques détails, quelques nouvelles du Front Belge, sur votre vie la-bas, par exemple !

Pierre (*indigné*). — Mais Mr... (*après avoir réfléchi, décidé*). Notre front ? Le Front Belge ?... mais... c'est où l'on rit, où l'on chante, où chaque seconde est d'espérance... ;

c'est ou l'on voit la plus étonnante manifestation du courage Belge : gaité, vaillance, dédain du danger, mépris de la mort !

Gouverneur (*amusé, mais étonné*). — Mépris de la Mort ! Oh ! Oh !

Pierre (*s'animant*). — Oui, nos braves soldats vaquent aux services des tranchées, le sourire aux lèvres, malgré la boue, le froid, la neige, comme aussi malgré la pluie de vos balles ou le fracas infernal de vos mitrailleuses...

Gouverneur. — Ah ! Ah !

Pierre (*animé*). — Oui Mr, un soldat tombe ?... un autre se lève, regarde la Mort qui passe, ramasse le fusil qui s'échappe des mains du frère d'armes tombé et continue la lutte gigantesque qui ébranlé le monde.

Gouverneur. — Que votre Roi aurait évitée s'il ne s'était pas opposé à notre passage.

Pierre — Nous avons tous applaudi à ce geste sublime de notre Grand Roi ce Grand Roi de notre Petite Belgique, toujours forte, toujours puissante, malgré ses ruines.

Gouverneur (*ironique*). — Forte et puissante !

Pierre (*animé*). — Et puisque notre vie là-bas, vous intéresse, je vous dirai aussi que nos braves mêlent leurs chants à la voix de nos canons, car... ils chantent nos soldats, des chants de vaillance et d'espoir !

Gouverneur. — Ils chantent ?

Pierre. — Voilà Mr, ce qu'est le Front Belge, ce qui se passe au Front Belge, aux colorations multiples où dominent le gris-blanc de nos tranchées et (*ironique*) en la saison le rouge écarlate des coquelicots en fleurs !

Gouverneur. — Les coquelicots poussent et fleurissent chez vous ?

Pierre. — Oui, Mr, les coquelicots en fleurs jalonnent cette barrière formidable qui limite la Belgique libre et invincible et la Belgique martyre et invincible toujours !

Gouverneur (*ironique*). — Vous vous emballez ! Mais... sont-ils nombreux ceux qui partagent votre opinion ?

Pierre. — Dans tous les cœurs qui battent là-bas, dans tous les cœurs Wallons et Flamands, le même courage et le même espoir vibrent.

Gouverneur (*ironique*). — Wallons et Flamands, dites-vous ? Mais vous me faites rire ! vous ne parlez pas la même langue !

Pierre. — Pardon, Mr, vous faites

erreur ! Tous les Belges parlent une même langue et cette langue est unique. Leur langue est celle qu'ils ont parlée à Liège, à Haelen, à Dixmude, à Steensstraat ! Leur langue est celle du courage du sacrifice, de la vaillance, c'est celle qu'ils vous parlent tous les jours à l'Yser et que... vous semblez comprendre... puisque... vous ne passez pas...

Gouverneur (*vexé*). — Assez ! vous nous outragez et je ne sais si je veux vous permettre de voir votre sœur !

Pierre (*calme*). — Vous m'avez demandé quelques détails... ; je vous ai répondu ; vous ne pensiez pas, je suppose, m'entendre parler autrement ? Mon langage est celui que vous tiendrait tout Belge !

Gouverneur (*colère, il se lève*). — Assez ! (*à Weber*) Weber, je vais rentrer chez moi ; si quelque communication urgente arrivait vous me trouverez à mon hotel. Vous ferez remettre cet officier en cellule et quand sa sœur viendra, vous assisterez à l'entrevue qui ne devra durer que quelques instants d'ailleurs.

Weber (*s'est levé*). — Bien M. le Gouverneur !

Gouverneur (*à Hans*). — Hans, accompagnez-moi !

Hans (*qui s'était levé aussi*). — A vos ordres, M. le Gouverneur.

(*Le Gouverneur et Hans sortent*).

SCENE X

Pierre, Weber

Weber (*appelant*). — Hier !

(*à Pierre*). — Vous avez entendu ? Un entretien de quelques instants.

Pierre. — Oui, Mr,

Weber (*au gardien qui est entré*). — Reconduisez Mr. en cellule !

SCENE XI

Weber (seul)

Weber. — Quels ennuis ! (*regardant sa montre*) Mais elle va arriver ! Elle m'a dit pour 4 heures. (*on frappe*) Entrez !

SCENE XII

Martha, Henriette, Weber

Martha (*entrant suivie d'Henriette*). Bonjour, colonel Weber; mon père vient de partir, n'est-ce pas ?

Weber (*plat*). — Oui, Mlle, il sort à l'instant.

Martha. — Je sais... je l'ai vu ; je suis ici depuis quelques instants déjà, mais j'attendais qu'il soit parti.

Colonel Weber, je voudrais faire une surprise à l'Officier Belge ; je voudrais lui annoncer la visite de sa sœur ; puis-je faire passer mon amie dans le cabinet d'attente quelques instants ?

Weber (*plat*). — Mais... Mlle, je veux bien.

Martha (*à Weber*). — Merci. (*à Henriette, en la conduisant à droite*). Viens Henriette, tu m'attendras ici... (*calme*) Tu veux bien, ma bonne Henriette que je lui annonce moi-même la bonne nouvelle ?

Henriette (*douce*). — Oui, ma chère Martha ! (*Henriette entre à droite*).

SCENE XIII

Martha, Weber

Martha. (*s'est approchée de Weber*). Colonel Weber, j'ai tenu à écarter quelques instants mon amie, car elle ignore la vérité ; elle croit que la peine de mort de son frère est commuée en celle de déportation.

Weber. — Mais, Mlle M. le Gouverneur votre père m'a dit que l'exécution aurait lieu demain !

Martha (*triste*). — Je le sais ; oui, hélas ! il sera fusillé demain ! Mais sur mes instances, mon père a consenti à laisser croire à mon amie que son frère serait simplement déporté et qu'il partirait demain !

Avant qu'il voie sa sœur, je voudrais donc le prévenir pour qu'il lui cache l'horrible vérité. Voulez-vous bien le faire entrer et... nous laisser seuls ?

Weber (*ennuyé*). — Mais... Mlle... M. le Gouverneur, votre père m'a bien dit que je devais assister à l'entrevue.

Martha (*douce*). — Colonel Weber, vous ne pouvez pas me refuser cela, et puis... mon père ne le saura pas !

Weber. — Mlle, vous me mettez dans une vilaine position !

Martha (*pressée*). — Faites-le vite entrer, Colonel Weber, je vous le répète, mon père n'en saura rien... et d'ailleurs, vous savez que je suis toujours à votre disposition...

S'il vous arrive quelque chose, j'en prendrai la responsabilité vis-à-vis de mon père.

(Weber hésite, mais se décide quand même et cède).

SCENE XIV

Martha, seule

Martha (*se tournant vers la porte du cabinet d'attente où se trouve Henriette*). — Pauvre amie ! Je lui ai menti ! Il le fallait hélas ! Elle en mourrait si elle connaissait l'horrible vérité ! (*Triste, mais résolue*) Moi ? Je mourrai avec lui... ; oui... je serai là demain !

SCENE XV

Pierre, Martha, Weber

Weber (*entrant suivi de Pierre*). — Voici Mademoiselle.

Martha (*apercevant Weber*). — Weber, laissez-nous je vous en supplie ! (*Weber hésite encore et sort*).

SCENE XVI

Pierre, Martha

Pierre (*a fait un mouvement en apercevant Martha ; à part*) Toujours elle !

Martha (*douce et s'approchant*). — Pierre ! (*Pierre détourne la tête ; il souffre visiblement*) Tu me repousses toujours ?

Pierre (*sans la regarder*). — Je croyais voir ma sœur !

Martha (*douce*). — Ta sœur est là ! Mais avant qu'elle se jette dans tes bras, je dois te parler !

Pierre. — Encore.

Martha. — Oui je dois te parler, il le faut, il le faut pour elle !

Pierre. (*ne comprenant pas*). — Comment pour elle ?

Martha (*triste*). — Pierre, je sais que tu mourras demain ! Henriette l'ignore ! J'ai prié mon père de lui laisser croire que ta peine était commuée en celle de déportation et nous lui avons dit que tu partirais demain pour l'Allemagne.

Pierre (*soulagé*). — Tant mieux !

Martha. — Je n'ai pas eu le courage de lui dire la vérité, et elle est heureuse de croire que tu as la vie sauve.

Pierre. — Vous faites là une bonne action à ajouter aux autres ; vous avez un cœur admirable ; je vous re-

merci ; mais ne craignez-vous pas que ... demain... la rumeur... ?

Martha. — J'y ai pensé, Pierre et je l'ai décidée à partir ce soir même pour la campagne.

Pierre (*heureux*). — Et... elle a accepté ?

Martha. — Oui. Pierre, elle part ce soir à 9 heures.

Pierre. — Merci, merci, Martha, je vous admire.

Martha. — Ne lui laisse donc rien de venir Pierre ! Sois courageux... Je vais l'appeler... (*se dirigeant vers le cabinet d'attente*) Viens Henriette !

SCENE XVII

Pierre, Martha, Henriette

(*Henriette entre et se précipite dans les bras de Pierre*).

Pierre (*l'embrassant*). — Ma chère Henriette !

Henriette. — Mon bon Pierre ! Martha t'a dit la bonne nouvelle ?

Pierre (*ému*). — Oui... oui... Henriette... Je pars demain... pour un bien long voyage !

Henriette (*heureuse*). — Oui. un bien long voyage. c'est vrai ; mais au moins, tu reviendras... tu nous reviendras un jour mon Pierre ! Ah ! tu peux remercier Martha ! Elle en a fait des démarches pour obtenir ta grâce !

Pierre (*ému et se contenant*). — Je le sais ma petite Henriette, et je l'en ai remerciée...

Martha (*interrompant*). — Oui, oui, Henriette, Pierre m'a remerciée...

Henriette. — On devait te fusiller demain, mon Pierre; oh-quant j'ai connu la sentence, j'ai failli perdre la raison ! Martha m'a secourue, elle a supplié son père et ce matin j'ai appris que tu serais simplement déporté.

Quelle nuit atroce, j'ai passée Pierre ! Hélas tout est bien... (*subitement changeant de ton*) Tu m'écriras Pierre ?

Pierre (*ému, par cette question s'essuyant le front*). — Oui... oui... Henriette, je t'écrirai... je t'écrirai... ; mais tu attendras longtemps peut-être... car la correspondance des prisonniers...

Henriette (*douce et résignée*). — C'est vrai tes lettres seront peut-être longtemps à venir... ; je serai patiente, j'attendrai... je préfère attendre

... attendre de longs jours s'il le faut, mais savoir qu'au moins tu vis toujours !

(*allant à Martha*) Ma bonne Martha, laisse-moi encore te remercier.

Pierre (*à part, il souffre*). — Pauvre sœur ! Grand Dieu, aidez-moi à lui cacher l'horrible vérité !

Martha. — Ne me remercie pas Henriette ! (*elle l'embrasse*).

(*à Pierre*) Pierre, puisque tu pars demain... j'ai conseillé à Henriette de prendre un peu de repos. Elle part ce soir pour la campagne.

Pierre (*à part*). — Brave cœur quand même !

(*haut*) Mais c'est vrai, Henriette, tu as besoin de repos !

Henriette (*douce*). — Je pars ce soir, Pierre, à 9 heures. Ah ! je t'écrirai de longues lettres ! Mais... à propos... où vas-tu, Pierre ? Ton adresse.

Pierre (*à part*). — C'est horrible ! Que dire ? (*haut*) Je ne sais pas encore, Henriette, je... je t'enverrai mon adresse.

Henriette (*s'apercevant de la tristesse de Pierre*). — Mais, qu'as-tu Pierre ?

Pierre (*se maîtrisant*). — Rien, sœur... rien... ; te quitter vois-tu Je t'enverrai mon adresse... ; donc tu pars ce soir ?

Henriette. — Oui... , je pars ce soir... heureuse... , contente, comme tu pars demain content aussi, mon Pierre ?

Martha (*à part*). — Pauvre Henriette ! (*Pierre ne sait cacher sa douleur*).

Henriette (*inquiète*). — Voyons Pierre, tu es triste, qu'as-tu ?

Pierre (*fait un effort pour sourire*). Mais non... , mon Henriette, je suis heureux... , l'émotion vois-tu !... Je t'écrirai. (*à part*) Quel supplice Mon Dieu !

Martha (*à part*). — Il va se trahir ! (*haut*) Henriette, nous allons partir, veux-tu ?

Pierre (*heureux de cette proposition*). — Oui... c'est cela... embrasse-moi ma chère Henriette... là... bien fort (*ils s'embrassent*) je t'écrirai...

Martha. — Oui, Pierre nous écrira...

Henriette. — Mon Pierre ! (*elle l'embrasse encore*).

Pierre (*se dégage doucement, à part*) Mentir ! Il faut mentir ! (*haut*) Oui j'écrirai... et puis... je reviendrai... (*vers Henriette*) Oh, ma bonne Hen-

riette... dis bien à tous les parents qui nous restent, à tous nos amis (*se laisse aller*) dis-leur bien à tous comment ton frère est resté bon belge... (*s'oubliant*) comment il a su mourir !

Henriette (*ne comprenant pas*). — Mourir ?

Martha (*en même temps qu'Henriette*). — Pierre !

Pierre (*s'aperçoit de sa faute et s'empresse de la réparer*). — Mourir... Non... Henriette... Je veux dire... Je vivrai encore ! Mais dis bien à tous que je n'ai pas faibli devant la mort... que c'est toi qui a imploré ma grâce !

Henriette (*rassurée*). — Mon Pierre, tu m'as fait peur ! Oh, oui je le dirai à tous, comment tu es resté brave et quand tu reviendras, ils seront tous heureux de ta conduite, comme je serai fière de toi !

Pierre (*fatigué et brisé de douleur*). Ma bonne Henriette, embrasse-moi encore... et laisse-moi... je suis très fatigué, très las...

Martha. — Oui, Henriette, partons !

Henriette (*embrassant Pierre*). — Au revoir mon bon Pierre, écris-moi aussitôt que tu seras arrivé !...

(*Pierre accompagne Henriette jusque la porte, Martha suit*).

Pierre (*embrassant Henriette*). — Adieu !

Henriette (*étonnée*). — Mon Pierre... au revoir puisque tu reviendras.

Pierre. — Oui... au revoir... je t'écrirai... ne sois pas impatiente !...

(*Henriette est sortie, Pierre la regarde partir et lui envoie un baiser ; Henriette s'est retournée sans doute car on la voit reparaitre et se jeter dans les bras de Pierre*).

Henriette ! Pierrot !

(*Pierre envoie un dernier baiser à sa sœur qui s'éloigne et se retourne face à Martha*).

Martha (*triste, affectueuse, tendant sa main*). — Pierre !

Pierre (*serrant la main de Martha esquisse le geste de baiser sa main, mais s'arrête*). — Merci, Martha... Adieu !

Martha (*forte*). — Non Pierre ! pas adieu ! à demain ! car demain, je serai là...

Fin du 2^e Acte.

Acte Troisième

PATRIE !

La scène représente le Parc de Bruxelles. Dans le fond on voit le Palais Royal. Bancs à gauche et à droite.

SCENE PREMIERE

Un officier allemand, arrive suivi du peloton d'exécution qui prend place à gauche dans les coulisses ou sur la scène même si la grandeur de de celle-ci le permet. L'officier compte les pas, examine les lieux, etc

Jeux de scène. — Les deux suppliciés seront placés à droite, face au peloton.

SCENE II

Pierre, Varenne, L'Aumonier

(*Pierre et Varenne sont tête nue ; les mains libres croisées derrière le dos ;*

ils marchent d'un pas lent, mais ferme, précédés de l'Aumonier. Ils viennent de droite.

Un officier allemand les accompagne. Le cortège s'arrête ; l'officier s'entretient dans le fond de la scène avec celui qui commande le peloton ; celui-ci mime les explications au sujet de l'exécution)

Pierre (*calme, regardant le Parc*). — C'est ici, je crois !

Varenne (*idem*). — Oui, le Parc !

Aumonier (*ému*). — Oui, mes amis, c'est ici !

Varenne. — Le Parc ! Quelle évocation ! (*montrant le palais*) Le Palais !

Pierre. — C'est donc ici que nos Pè-

res ont arraché nos droits et nos libertés ?

Varenne. — Oui, cher Ami, c'est ici que Flamands et Wallons en 1830, ont donné au Monde le spectacle le plus beau de leur volonté. C'est ici que nos Pères sont morts !

Pierre. — Et que leurs fils vont mourir !

Aumonier (*ému*). — Sublime coïncidence ! Qui donc aurait dit que ce sol où les sacrifices de nos aïeux ont fait germer nos libertés, aurait un jour demandé le sang de leurs fils pour féconder encore ?

Pierre. — La Destinée, M. l'Aumonier.

Varenne. — Et croyez M. l'Abbé, c'est sans regrets ! Quel exemple que notre mort, pour tous ceux qui veulent détruire notre Unité ! En 1830. Flamands et Wallons ont versé leur sang pour la conquête de l'Unité Belge.

En 1918, deux Belges, un Wallon et un Flamand vont verser le leur, à la même place, pour le respect, la défense et la conservation de cette Unité.

(*Pierre et Varenne se serrent les mains et s'embrassent. L'Aumonier est à gauche*).

L'Aumonier (*ému*). — Je vous bénis ! Daigne la Divine Providence, faire sentir à nos ennemis votre indéfectible Union ! Puisse votre sacrifice triompher de la Barbarie et faire jaillir des ténèbres la vérité de notre devise : L'Union fait la Force !

Pierre. — Et quel beau jour pour mourir !

Varenne. — Bien choisi, en effet, un 21 juillet !

Pierre (*s'apercevant de l'émotion de l'Aumonier*). — Mais... qu'avez-vous, M. l'Aumonier, vous avez l'air si triste ?

L'Aumonier (*ému*). — Je pense, mes Amis, mes Frères ; je pense que ces barbares nous ont tout pris ; notre sang, nos fortunes, notre bonheur ; mais ce qu'il n'ont pu nous prendre, ce qu'ils n'ont pu nous voler, ce qu'ils n'auront jamais, c'est l'Honneur, c'est le courage du Belge, c'est votre volonté de mourir plutôt que forfaire à l'honneur !

Je pense avec fierté, mes Amis, mes enfants que chez nous, si une génération disparaît, une autre génération surgit plus forte, plus enthousiaste, formant ainsi une chaîne ininterrom-

pue qui lie l'âme de nos pères à nos âmes et soude nos cœurs à ceux de nos fils !

(*animé*) Je pense que, malgré tout, malgré l'épouvante de l'orage, malgré la grandeur du cataclysme, la Belgique restera debout, toujours debout, plus forte, plus glorieuse, parce que héroïque et sublime dans ses ruines !

Je pense, mes amis, mes frères, que vous êtes l'exemple vivant de notre Union et vous appliquez avec une ardeur admirable cette expression qui fait la Puissance de notre race : Flamands, Wallons, ne sont que des pré-noms, Belges ! tel est notre nom de famille !

(*Pierre et Varenne ont écouté attentivement ; leur figure reflète la joie. Ils se tiennent les mains*).

Pierre. — Unis dans les joies passées !

Varenne. — Unis dans les deuils, dans les douleurs !

Aumonier (*d'un geste de bénédiction*). — Unis dans le sang ! Unis dans la mort ! Unis pour la postérité !

(*Les mains de Pierre et de Varenne se séparent*).

Mes frères, vous marchez à la mort avec une fermeté sublime !

Pierre. — Comme tous les Belges, M. l'Aumonier !

Et puis... la Mort ?... mais... c'est la Guerre ! Il faut des Morts ! (*souriant*) Sans elle, où serait la noblesse des batailles ? Ah ! je sais (*gravement et lentement*) Je reconnais que l'homme pourrait plus utilement employer sa vie qu'à tuer ses Frères ! Mais, que voulez-vous ? L'Humanité n'est pas purgée encore et les appétits féroces ne seront assouvis que lorsque nous aurons chassé de la Société cette bande de barbares qui troublent la Paix et la tranquillité de l'Univers !...

SCENE III

*Pierre, Varenne, L'Aumonier
L'Officier Allemand*

L'Officier (*qui pendant la scène précédente allait et venait d'une coulisse à l'autre, comme s'il donnait des indications à ses hommes, Il est resté indifférent au dialogue*). — Etes-vous prêts ?

Varenne (*se retourne, fier*). — A vos ordres !

Pierre (*à l'Aumonier*). — M. l'Aumonier, je voudrais vous demander un grand service.

Aumonier (*à l'officier allemand*). — Voulez-vous attendre une minute encore, je vous appellerai, si vous voulez?

L'Officier. — Oui, M. le Pasteur, mais que cela ne soit pas trop long, car M. le Gouverneur vient après l'exécution.

Aumonier. — Merci !

(*L'Officier descend à gauche après avoir conduit Varenne à droite, Pierre et l'Aumonier vont s'asseoir sur le banc*).

SCENE IV

Pierre, Varenne, L'Aumonier

Varenne (*Varenne prie*).

Aumonier. — Parlez mon fils ! Parlez mon enfant !

Pierre (*à l'Aumonier*). — M. l'Aumonier, je me repens d'avoir menti hier !

Aumonier. — Votre mensonge est-il grave mon fils ?

Pierre. — Hier, j'ai reçu la visite de ma sœur. D'accord avec une de ses amies, je lui ai dit que ma peine de mort était commuée en celle de déportation en Allemagne.

Aumonier (*à part*). — Grand cœur! (*haut*) Je comprends mon ami.

Pierre (*ému*). — Je lui ai dit que je partais pour un long, très long voyage, elle m'a demandé de lui écrire !

Aumonier (*ému*). — Pauvre ami !

Pierre (*triste*). — Vous me voyez triste, M. l'Aumonier ! Oh, ce n'est pas la mort qui m'effraye, ce n'est pas l'é-tincelle des bayonnettes qui me fait peur ! Non, mille fois non ! Mais... je pense et j'en souffre, que ma sœur, ma pauvre sœur, désormais seule au monde, attendra bien longtemps !

Aumonier. — Puis-je faire quelque chose pour elle, mon ami ? Parlez je suis à vous ! Ne sommes-nous pas frères ? Ne sommes-nous pas Belges ?

Pierre. — Je voudrais, M. l'Aumonier que ces lettres qu'elle attendra vainement hélas, que ces lettres qui ne pourront lui venir de ma tombe, lui viennent du Ciel ! Je voudrais que dans un geste de bonté, Dieu... Dieu notre Maître... Dieu dont nous défendons les autels, lui inspire le courage et la résignation !

Aumonier (*ému*). — Mon ami, l'es-

poir que votre pieux mensonge a versé dans le cœur de votre sœur sera par la miséricorde de Dieu, transformé peu à peu en une réconfortante consolation.

Dieu, mon ami, est le maître ; Il est le conducteur des événements et des volontés ; Il est le Maître Sacré de la Conscience universelle !

Pierre. — Merci, M. l'Aumonier !

Oui, je voudrais que par vos prières, que par celles que je lui clame de mes derniers souffles, Dieu la réconforte et la prépare à la douloureuse vérité. ! Et je voudrais aussi que Dieu Tout-Puissant, lui inspire le pardon de mon mensonge d'hier !

Aumonier. — Dieu vous pardonne, mon Ami, et par Lui, elle vous pardonne. Votre sœur est heureuse de vous croire en vie, pour longtemps encore ! elle est heureuse d'espérer recevoir vos lettres et vous revoir !

Quand l'Eternel lui dira la vérité, quand à son âme, le Christ dira son deuil, elle sera plus heureuse encore, croyez-moi ! Quand l'illusion du bonheur que vous avez laissée en son âme, sera tuée par la longueur de l'attente, elle éprouvera le bonheur Divin de vous savoir dans le Royaume de Dieu ! car comme l'a dit un jour, l'Apôtre Belge, notre cher Cardinal Mercier, le Christ couronne la vaillance militaire et la mort chrétiennement acceptée, assure le salut de son âme, au soldat qui donne sa vie pour défendre l'honneur de sa Patrie et venger la Justice violée ! Seriez-vous athée ! La religion ne comptant pas pour vous n'êtes-vous pas Belge ?

Pierre (*ému, mais heureux*). — Oui, M. l'Aumonier : Belge d'abord !... c'est tout ce que j'avais à vous dire... Je suis prêt... ; vous pouvez appeler...

(*L'Aumonier ému, fait un signe négatif*).

Vous souffrez, M. l'Aumonier, je le vois... Vous permettez ? Je vais appeler moi-même... (*vers le fond à gauche*) Nous sommes prêts ! (*revenant vers l'Aumonier*) N'avez vous plus rien à me dire, M. l'Aumonier, plus rien que mon âme puisse emporter vers le Ciel qui m'ouvre ses portes, je le sens ?

(*Scène de bénédiction.*)

SCENE V

Pierre, Varenne, l'Aumonier, l'Officier

L'Officier allemand paraît et vient

conduire Pierre et Varenne au poteau. L'Aumonier très ému s'agenouille face aux suppliciés, à gauche et prie.

L'Aumonier (d'un geste de bénédiction, pendant que l'officier place les martyrs).

Mes amis, Dieu vous accompagne ; vous quittez cette terre un bien beau jour, le jour de notre Fête Nationale ; vous partez enveloppés du murmure de nos chants d'espoirs qui dans l'ombre s'élèvent comme un encens de nos plus humbles foyers, comme de nos plus riches palais ! Vous partez aujourd'hui mes Frères, avec ma plus grande admiration pour votre sacrifice et ma plus grande fierté d'être Belge !

(L'Officier allemand se retire après avoir examiné les lieux).

Varenne. — Adieu M. l'Aumonier !

L'Officier (revenant). — Dois-je vous mettre un bandeau ?

Pierre. — Non ! Abel saura regarder Caïn !

Varenne. — Non ! Je veux voir la Mort en face !

Aumonier. — Adieu, mes Frères (il est très ému, cache sa figure dans ses mains et prie).

(L'Officier se retire).

Varenne. — Adieu !

Pierre. — Priez pour ma sœur, M. l'Aumonier !

(On entend des ordres, des bruits d'armes et le commandement : Joue).

Varenne et Pierre. — Vivent la Belgique et son Roi !

SCENE VI

Pierre, Varenne, L'Aumonier
Martha, L'Officier

Pendant que l'officier commande joue, Martha accourt toute essoufflée, un regard à droite et à gauche, elle voit le peloton devant lequel elle tombe à genoux.

Martha (Folle de douleur) — Pitié ! Pitié ! (On ne tire pas).

L'Aumonier (se redressant). — Ciel ! La fille du Gouverneur !

Pierre. — Elle ! (au peloton) Tirez ! mais tirez donc ! tirez au-dessus d'elle ! Visez nos têtes !

Martha (se relève et se précipite sur Pierre qu'elle enlace). — Je veux mourir avec toi !

Pierre (se dégageant). — Martha !

L'Officier (accouru tout effaré). — Mlle, je vous en supplie, veuillez vous retirer !

Martha (forte, devant Pierre). — Non ! Je veux mourir avec lui !

Tirez ! faites votre devoir vous autres !

L'Officier (embarrassé). — Je ne le puis Mlle, (à l'Aumonier) Ah M. l'Aumonier que va dire M. le Gouverneur ?

Ce serait fait sans votre intervention !

Pierre. — Laissez-moi, Martha !

Martha. — Non ! Non !

Varenne. — Mlle, laissez-nous ! De grâce retournez à vos pauvres !

Martha (forte). — Non ! (calme, triste à Pierre). — Je veux mourir avec toi Pierre ! Je t'aime !

(L'officier est parti : l'aumonier crie et est rejoint par Varenne. Pendant la scène de Pierre et de Martha, l'Aumonier et Varenne miment un dialogue en rapport à la scène ; ils sont à gauche ; Pierre et Martha arrivent lentement au premier plan).

Pierre. — Si vous m'aimez, laissez-moi !

Martha (tient les mains de Pierre et le fixant dans les yeux). — Si je t'aime, Pierre ? Oui, je t'aime toujours ! Tu le sais... Tu le sens bien ! Mais toi hélas tu ne m'aimes plus !

Pierre (triste). — Que dis-tu, Martha ?

Martha. — Non tu ne m'aimes plus ! Tu m'as dit que tu avais d'autres amours.

Pierre (se détourne et veut dégager ses mains que Martha tient toujours). Martha. !

Martha (toujours fixant Pierre). — Tu m'as dit que tu avais une autre amante !...

(Pierre ne répond pas).

Te souviens-tu quand tu m'as donné le baiser du pardon ? Mon pardon d'être allemande ?

Pierre. — Martha ! Vous me faites mal !

Martha. — Tu m'as dit que ton baiser d'amour serait pour ta nouvelle amante...

Pierre (d'un geste brusque se dégage et recule d'un pas). — Puisque vous avez entendu mes paroles... Eh bien, oui, mon baiser d'amour c'est pour cette amante !... Et pourquoi faut-il que vous m'empêchiez de le lui donner ? Mon âme allait en emporter toute la douceur...

Martha (*qui s'est déboutonnée le manteau discrètement*). — Tu m'as dit que ta nouvelle amante, c'était ta Patrie !... (*Elle ouvre brusquement son manteau et apparaît drapée de nos couleurs belges, telle une Déesse symbolisant la Belgique.*)

Embrasse ta nouvelle amante !

Pierre (*surpris*). — Ciel ! Grand Dieu ! Je rêve !

(*Mouvements de Varenne et de l'Aumonier. Pierre tombe à genoux et embrasse la robe de Martha.*)

Martha. — Non, tu ne rêves pas Pierre, je suis venue à toi drapée de nos couleurs pour qu'elles te caressent encore les yeux..., et qu'elles nous enveloppent tous deux dans le dernier sommeil !

Pierre (*se relève et embrasse Martha*). — Martha oui... oui je t'aime toujours !

Martha (*embrasse Pierre*). — Pierre mon Pierre ! Je suis heureuse !

Pierre. — Je n'ai jamais cessé de penser à toi ; toujours tu hantais mes songes ! Hélas ! je ne pouvais plus t'aimer !

Ma haine et mon Devoir ouataient mes pensées du souvenir de nos martyres !

Je vois que tu es bien Belge et c'est sous nos couleurs que tu m'apparais dans la plus splendide beauté.

Martha. — Mon Pierre, ! mon cher Pierre ! Oh tiens-moi dans tes bras ! et que nos étreintes dernières nous enveloppent de rêve comme autrefois de ce rêve où nous éprouvions de si doux frissons, dans l'épanouissement de nos premiers aveux !

Pierre. — Je t'aime, je t'adore Martha ! A toi mon cœur au seuil de la tombe !

Martha. — Encore de tes baisers, de ces baisers qui m'emplissent de toi ; ces baisers qui nous rappellent les heures délicieuses et douces de nos caresses passées !

Sens-tu comme moi, mon Pierre, comme nos âmes sont étroitement unies par ce lien si fort que trament la Douleur et l'Amour ?

Pierre. — Il m'est doux d'entendre tes paroles imagées de rose ; elles sont comme des ondes qui m'entourent de quelque chose de divin où frissonnent les chimères ; elles donnent à mes souvenirs une teinte d'opale où se reflète la douceur de nos sentiments de notre amour, réchauffés de la chaleur de nos baisers !

Martha (*heureuse*). — Et qu'il est bon, qu'il est doux ce baiser !... ces baisers donnés au seuil du Néant qui nous aspire !

Pierre. — Martha ! Si Dieu pouvait nous unir ?

Martha. — Oui, mon Pierre, les épousailles au bord de l'abîme... et nous ferions un beau... un grand... l'infini voyage de noce !

Pierre (*assombri*). — Ce long voyage que tu évoques, Martha, me rappelle ma chère sœur..., notre chère Henriette... Pauvre fille, que va-t-elle devenir ? (*suppliant*) Tu l'aimeras oien, n'est-ce pas Martha ?

Martha (*désappointée*). — Mais.... Pierre... Je voulais mourir avec toi !

Pierre (*suppliant*). — Martha !

Martha. — Oui... Je serais tombée sous les balles qui t'auraient frappé ! Mais avant de mourir, je voulais ton baiser d'amour. Et si j'étais arrivée trop tard... Je serais morte quand même. (*retirant un flacon de sa poche*) Tiens, vois ce flacon !

Pierre (*suppliant*). — Martha ! tu dois vivre ! Tu dois vivre pour elle ! (*a genoux*) Ma chère Martha, au seuil de l'Eternité, celui qui t'aime, t'implore ! Pense à ma pauvre sœur, vis pour elle !

Martha (*douleur*). — C'est vrai ! Pauvre Henriette ! (*elle relève Pierre*) Puisque tu m'aimes Pierre, et puisque tu me le demandes, je vivrai... Je vivrai pour elle, comme je vivrai pour toi, pour honorer ton souvenir...

SCENE VII

*Pierre, Varenne, Martha, Aumonier
Le Gouverneur, Le Docteur, L'officier.*

(*Le Gouverneur arrive tout effaré par le fond, suivi du Docteur et de l'Officier. Pierre descend à gauche près de Varenne et de l'Aumonier ; Martha reste à droite et reboutonne rapidement un peu son manteau. Le Gouverneur est au centre.*)

Martha. — Mon père.

Gouverneur (*ne cherchant que sa fille d'abord*). — Martha !

Martha (*reprenant son calme*). — Oui, mon Père, Martha votre fille !

Gouverneur. — Que se passe-t-il donc ? Tu t'es opposée à l'exécution de ces condamnés ?

Martha. — Mon père, vous savez que Mr (*désignant Pierre*) est le frère de

mon amie ; j'ai voulu lui dire un dernier adieu pour elle.

Gouverneur (*grondeur*). — Martha, c'est mal ! J'ai autorisé sa sœur à le voir hier, cela devait suffir.

Ils ne sont d'ailleurs pas intéressants ni l'un ni l'autre. Je ne comprends pas comment tu peux t'intéresser au sort d'un traître et d'un assassin !

Varenne (*mouvement en avant*). — Misérable ! Traître ! Moi !

(*L'officier veut intervenir, Varenne le dédaigne*).

Gouverneur (*furieux*). — Silence !

Martha (*vers son père et se place entre lui et les autres*). — Non ! pas silence ! Vous les outragez, ils se révoltent ! Laissez-les se défendre, mon Père, et je croirai que dans votre âme, il y a encore quelque chose d'humain ! un peu de cœur !

Gouverneur (*épouvanté*). — Ma fille !

Varenne. — Traître ! Moi ? Vous avez voulu me pousser à la trahison ! C'est parce que je n'ai pas voulu être **traître que vous m'envoyez au supplice**. (*Mouvement du Gouverneur retenu par Martha*) Vous avez cru que notre âme parce qu'elle est petite et simple, devant vos aigles perfides se vendrait bon marché ou se donnerait simplement et vous êtes venus chez nous, par un beau soir d'été...

Sournoisement, vous nous avez tout proposé, tout offert pour mettre notre main loyale dans votre main...

Gouverneur. — Taisez-vous !

Martha. — Mon Père !

Pierre (*s'animant*). — Assassin ! avez-vous dit ? Assassins, parce que nous avons relevé le gant ? Assassins parce que nous avons opposé à vos hordes, notre volonté de fer ?

Lorsque le 2 aout 1914, méconnaissant la foi des traités, oublieux de vos serments vous avez osé menacer notre Indépendance (*ironique*) vous ignoriez **qu'il était des soldats en sabots** (*mouvement du Gouverneur*) en guenilles, le cou tendu et saillant de leur chemise rabattue et flottant au vent..., des soldats assez sublimes pour opposer à votre armée de fer le rempart de leur poitrine nue et brisée de fatigue...

Gouverneur (*veut se diriger sur Pierre, Martha l'empêche*).

Mais..

Varenne. — Votre orgueilleux mépris ne savait pas le sublime courage de nos Flamands tenaces, de nos hardis Wallons, de nos gavroches bruxellois,

ni que sous les plis de nos trois couleurs se tenaient les enfants d'une invincible race ?

Gouverneur. — Décidément, c'est trop fort !

Martha. — Mon père, le souffle de leurs paroles m'anime, car ils défendent la patrie de ma Mère !

Pierre (*animé*). — Oui, vous ignorez qu'à l'ombre de notre drapeau sommeillaient les enfants des héros de 1830 ! Vous ignorez que chez nous, quand le canon tonne, quand le clairon chante, c'est la vaillance qui répond aux accents de mort et dans nos cœurs se lève bien vite, tout radieux, un robuste courage forge sur l'enclume du malheur ?

Varenne. — Et non content de nous **faire la guerre, une guerre cruelle**, vous n'avez pas honte de tenter de désunir notre peuple resté ici, stoïque, admirable, sous votre joug, sublime dans ses détresses, dans ses souffrances ! Et tandis que l'Humanité vous lance à la face tout son mépris, le monde entier nous admire.

Gouverneur. — Assez ! Assez !

(*Martha intervient toujours*).

Pierre. — N'est-ce pas un spectacle grandiose et consolant pour nous et cela ne nous inspire-t-il pas de la fierté de voir les armées des grandes Nations fraternisant avec celle du tout petit **Pays qu'est le notre ?** de les voir partager nos luttes, nos privations et toutes les misères qu'engendre la guerre ?

N'éprouvons-nous pas un sentiment de légitime orgueil de voir les mains des Français, des Anglais, des Italiens, **des Américains et tant d'autres affectueusement tendues vers les nôtres, nous accompagnant dans les combats et contribuant avec nous au grand choc** qui nous donnera bientôt la victoire finale ?

Gouverneur. — Taisez-vous ! (*se tournant vers Martha qui reste impassible*) Martha ! vais-je ? (*apercevant l'Aumonier, comme s'il demandait du secours*) Mr le Pasteur, s'il vous plaît...

(*L'Aumonier s'avance*).

Aumonier. — Mr. le Gouverneur ! (*Lentement*) Ma mission est de conseiller la résignation et de prier... et je prie pour vous. Mr. le Gouverneur qui les accablez... (*mouvement du Gouverneur*) comme je prie pour ceux qui combattent encore sur notre lambeau de terre inviolé. (*S'animant*) Oui, à ceux-là aussi j'envoie le salut de ma

fraternelle sympathie et l'assurance que non seulement nous prions pour le succès de leurs armes et pour le salut éternel de leurs âmes, mais aussi que nous acceptons à leur intention tout ce qu'il y a de pénible, physiquement et moralement pour nous, dans notre oppression momentanée, tout ce que l'avenir peut nous réserver encore d'humiliations temporaires, d'angoisses et de douleurs...

Gouverneur (*furieux*) — Vous aussi ?
(*A l'Officier, désignant Pierre et Varenne*). — Enfin, j'en ai assez ; conduisez-les plus loin et accomplissez votre mission !

(*L'Officier appelle quatre soldats qui viennent chercher Pierre et Varenne*).

Martha. — Mon Père !

Gouverneur (*froid*). — La Loi, ma fille ; je ne puis d'ailleurs supporter plus longtemps leur arrogance...

(*à l'officier*). — Allez !

Pierre (*partant avec Varenne, au Gouverneur*). — Avant de mourir, nous pourrions vous maudire !... Nous vous pardonnons simplement !

Martha (*un pas vers Pierre*). — Pierre !

Pierre (*s'éloigne et se retourne*). — Courage Martha ! Pense à Henriette !

Gouverneur (*qui voit le désespoir de Martha*). — Ma chère Martha, qu'as-tu donc ?

(*Martha est pâle, les yeux hagards, elle tombe sur le banc à droite*).

(*Le docteur examine Martha*).

— Qu'a-t-elle Docteur ?

Pierre (*du fond*). — Adieu Martha !

SCENE VIII

Martha, Le Gouverneur, Le Docteur

Docteur. — Cela ne sera rien M. le Gouverneur, il faut l'éloigner.

Gouverneur (*empressé auprès de sa fille*). — Pauvre enfant, toutes ces émotions me la tueront.

Docteur. — Voilà ! elle respire mieux déjà !

(*Martha ouvre les yeux, regarde autour d'elle*).

Gouverneur (*penché vers Martha*). — Voyons mon enfant, c'est moi, ton père... viens nous partons, mon auto est là...

Martha (*se redresse dans un effort*). — Partir ? Non ! Non ! Mon père ; je ne veux pas partir !

Gouverneur (*doux, insistant*). — Rentrer chez nous !

Martha (*regardant vers le fond, hagarde, folle, triste*). — Pierre ! Mon Pierre !

Gouverneur (*surpris*). — Comment ! ton Pierre ?... Martha !

Martha (*avec force*). — Oui, mon Pierre !

(*Narguant son père en le fixant, le défiant*).

— Qu'ils sont beaux les Belges quand ils marchent à la Mort ? Comme ils vous ont parlé tous les deux !

Gouverneur (*terrifié par l'attitude de sa fille qui le domine*). — Allons ma petite Martha !

Docteur (*intervenant*). — Laissez-la M. le Gouverneur !

Martha (*toujours fixant son père qui recule effrayé, tremblant*). — Ils sont partis là... le cœur meurtri, avec le souvenir de leurs joies passées (*fière*) mais leurs maîtres quand même !

(*Méprisante*) Nos villes ne sont plus qu'un amas de décombres ; nos plaines ne sont plus que des cimetières, à chaque pas une petite croix évoque le trépas ! Pour n'avoir pas été parjure, un petit Pays subit vos tortures !... Mais ce petit pays ne meurt pas !

Gouverneur (*veut se rapprocher de sa fille qui recule sans cesser de le fixer*). Voyons, ma fille, ta raison s'égaré !...

Martha (*continuant*). — Et vous raillez parce que vous vous croyez vainqueurs !

(*Insolente vers son père*). — Riez, mais riez donc ! Il est à vous leur corps vous l'avez déchiré... ce n'est plus qu'une chose ; mais l'âme... leur âme vous ne l'aurez point quoique vous faisiez !...

(*Sa voix s'éteignait peu à peu, elle s'assied regardant autour d'elle*)

Docteur. — Laissons-là reposer un peu.

Gouverneur (*s'approchant de Martha suppliant*). — Martha !

Martha (*regarde son père, tristement*). — Mon père ! Je souffre ! Qu'ont fait les vôtres ? Qu'avez-vous fait ? Le peuple Belge vivait heureux, en paix ! Belle, libre, prospère et pleine d'activité, cette nation était fidèle à ses devoirs... (*elle s'arrête*)

Gouverneur. — Que veux-tu ma fille ? Crois bien que ma charge me pèse !

Martha (*elle se lève*). — Quand votre geste brutal que le monde entier a flétri, vint frapper au cœur, ce peuple heureux, il n'est pas un Belge qui ne reprit la gamelle et la besace, emblèmes de ses ancêtres les gueux !

Docteur (*intervient*). — Mademoiselle, je vous en prie, calmez vous !

Martha (*sans écouter, s'anime peu à peu*). — En des combats inégaux, un contre cent, cette vaillante armée a lutté sans peur ! Se couvrant de gloire d'une gloire immortelle, cette armée minuscule vous fit trembler vous... les champions de l'outrage !

Gouverneur. — Martha, ma fille !

Martha (*défiant son père le regarde fixement*). — Votre lacheté sera fatale et funeste à votre propre-destinée car un peuple qui, comme l'Allemagne, trompe ment, vole, assassine, signe sa propre condamnation ! L'Allemagne périra mon père ; elle périra sur le bucher que sa main criminelle a allumé.

(*Pause*). Ces braves, vous les avez vus tout à l'heure, ces braves qui préfèrent la mort que subir votre arrogance... ; vous les avez vu partir vers le supplice, sans d'autres cris, d'autres gestes que ceux qui vous cinglent de leur profond mépris !

Gouverneur (*froissé*). — Martha... je ne puis...

Docteur. — Mlle !

Martha (*continuant*). — Les avez-vous vus ces braves dont rien n'altère la Foi ; ni les coups ni les balles, ni la mort ? Meurtris, ils ne défont pas (*avec force*) car le Droit ne meurt pas !

Gouverneur. — Ma fille !

(*On entend dans le lointain : Vive la Belgique puis une fusillade ; Martha devient pâle, elle chancelle, puis dans un effort de colère fait un pas vers son père, menaçante, terrible.*)

Martha (*vers son père*). — Lâche !

Gouverneur (*blessé*). — Martha ! Je suis ton père !

Martha (*colère*). — Non. non ! Vous n'êtes plus mon père !

(*Mouvement du Gouverneur*).

Non ! Vos valets n'ont même pas eu la décence de les tuer sans qu'à mes oreilles parvienne l'écho de leurs coups.

En les tuant, vous avez tué mes frères... ; plus, vous avez tué celui que mon cœur avait choisi ! Vous oubliez donc que c'est une Belge qui m'a donné le jour ! Vous oubliez donc que j'ai grandi, j'ai vécu dans ce pays de liberté, d'héroïsme et d'amour ?

Gouverneur (*veut s'approcher de Mar-*

tha, suppliant). — Martha ! Mon enfant !

Martha (*s'écartant de son père*). — Non, vous n'êtes plus mon père ! Votre cynisme m'a fait sentir que j'étais Belge et que de votre race maudite il ne m'est rien resté ! Du berceau de mes jours je ne veux plus me souvenir qu'avec mépris !

(*Avec force*). — C'est ici ma Patrie, et je me sens fière du sang de ma mère comme je rougis de honte de penser que du sang Belge soit coulé par la main homicide de celui qui fut mon père... car... Non ! (*elle chancelle*) Non ! (*elle défaille*) ... vous n'êtes plus mon père ... (*dans un effort*) Je vous maudis... (*sa voix s'éteint*) oui... je vous... (*pause, sa poitrine est haletante, elle ouvre de grands yeux, un cri de suprême effort*) Vive la Belgique !

Gouverneur (*s'approchant à genoux près de sa fille*). — Martha ! Docteur ?

Docteur (*examine Martha, d'une voix sourde*). — Morte !

Gouverneur. — Morte !!!

Docteur (*en déboutonnant le manteau de Martha laisse voir nos couleurs*). — Voyez !!

Gouverneur. — Ma fille morte ! (*reculant devant les couleurs Belges*) Les couleurs Belges toujours vivantes ! (*désespoir*) Me voilà seul au monde !

Ah jamais ! Non ! nous ne dominons ces Belges, même si notre sang est allié au leur ! Devant la mort ils restent fiers, calmes et sans défaillance leur âme les anime toujours !

(*Revenant près de sa fille, à genoux*) Martha, Allemande ? Non ! Belge ! Oui. Ah ! ce sang Belge, quelle puissance, quelle vigueur ! Même dans les veines de ma fille il se révèle et se révolte ! Ma fille ! Ma pauvre fille !

(*En se relevant*). Mourir !

(*Décidé*). Il ne me reste qu'à mourir !

(*Appelant les soldats*) Ecoutez vous tous, voyez (*montrant sa fille dont on voit très bien les couleurs Belges*) Dans le corps de ma fille, le sang Belge a tué mon sang... Ah ! Non ! Non ! Dieu n'est pas avec nous !

(*Il se tire un coup de pistolet*).

FIN

21 juillet dans le Parc de Bruxelles.

Quelle évocation ! Deux Belges vont tomber à la même place que leurs Pères, pour la conservation de l'Unité Belge conquise aux prix des plus grands sacrifices accomplis en 1830 par nos Flamands et nos Wallons !

Au moment où les balles vont frapper, Martha accourt affolée et veut mourir avec Pierre.

On suspend momentanément l'exécution.

Pierre la repousse toujours, parce qu'elle est Allemande, mais un événement se produit !.....

Martha est bien Belge ! Pierre l'embrasse !

Le gouverneur informé, arrive et reproche à Martha de s'être opposée à l'exécution d'un traître et d'un assassin.

Protestations patriotiques de Varenne, de Legrand et de l'Aumônier.

Intervention de Martha qui domine son père et défend la Belgique Martyre.

Les deux suppliciés quittent la scène, pour être fusillés plus loin...

Douleur de Martha ; son réquisitoire contre l'Allemagne.

On entend dans le lointain les cris de Vive la Belgique! suivis d'une fusillade.

Le crime est accompli ! Martha est au désespoir.

Le sang de sa mère parle...; elle maudit son père et s'éteint en prononçant à son tour : Vive la Belgique !

Fou de douleur le Gouverneur veut mourir.

Après avoir constaté la puissance et la vigueur du Sang Belge qui, dans les veines de sa fille, même, se révèle et se révolte, il se tire un coup de pistolet et meurt en criant à ses soldats accourus à son appel :

Non ! Non ! Dieu n'est pas avec nous !

Opinion des Journaux

L'ETOILE BELGE.

Une pièce de théâtre écrite dans les tranchées de l'Yser par un Officier Belge, voilà qui en soi n'est pas banal et mérite assurément l'attention et la sympathie.

Ni l'une, ni l'autre, n'ont manqué au *Sang Belge* du Lieutenant Herman. La pièce est ardemment patriotique, d'un souffle qui vibre de la première scène au tomber du rideau et le public n'a pas cessé d'applaudir.

Le Sang Belge est celui qui a coulé la-bas, dans les plaines infranchissables, c'est celui que les Allemands ont répandu par leurs pelotons d'exécution et c'est celui qui fait des Flamands et des Wallons, un seul peuple uni et fort ; c'est aussi le sang qui dans les veines de la fille du Gouverneur Von Cuning et d'une mère Belge, se révolte et jette la malédiction à la face du bourreau des nôtres.

Une trame doucement tendre, des épisodes que la lourdeur pataude de quelques Allemands rend fort amusants,

soutiennent le fond tragique de l'œuvre.

Le Lieutenant-Général Biebuyck, aide-de-camp du Roi, assistait à la représentation.

—:—

LE PETIT BLEU

« Le sang est un liquide qui a parfois des qualités étranges » dit Méphistophélès dans Faust.

Le sang innocemment versé des martyrs, nous avons pu de nos jours le constater plus souvent que jamais, éveille en nous une colère rouge, puissante et éternelle comme les flots de l'Océan.

Aussi d'après le titre de ces trois actes, nous avons supposé d'abord que l'auteur, Officier Belge combattant de l'Yser, allait glorifier le sang des soldats Belges défenseurs de la Patrie violée, qu'il allait nous chanter cette sainte colère, née dans l'immense marée rouge.

SANG BELGE

Il a choisi une autre thèse plus spéciale, celle de l'hérédité.

La fille d'un gouverneur Allemand née de mère Belge, élevée en Allemande devient Belge ; de plus elle suit dans la mort son amant, héros Belge supplicié par les bourreaux Allemands.

Est-ce comme le veut l'Auteur, le sang Belge de la Mère qui a parlé, est-ce uniquement l'amour d'une femme, un amour plus fort que la Mort ?

C'est un problème psychologique très curieux, dont l'analyse dépasserait le cadre d'une courte notice.

Nous considérons cette pièce comme un très vif, très spontané élan d'un cœur vibrant de sentiments patriotiques, élan sincère et ardent.

—:—

LA GAZETTE

Hier, avait lieu la première de *Sang Belge*, une pièce qui a été — ceci n'est pas banal — écrite au front par un officier Belge.

Cette particularité suffirait pour la recommander si elle n'avait pas beaucoup d'autres qualités.

Le Sang Belge s'est mêlé au sang Allemand dans les veines d'une jeune fille dont le père est un gouverneur Allemand et dont la mère est de notre Pays. La voix du Sang Belge étouffe en elle, celle du sang Allemand.

Elle se révolte contre son père qui persécute les Belges et lui crie son indignation.

Toute la pièce est pleine d'un ardent patriotisme ; il est question aussi, du sang versé par les oppresseurs, du sang Belge commun aux Wallons et aux Flamands.

Tout cela est plein d'intentions généreuses et a obtenu un grand succès.

—:—

LE NATIONAL

SANG BELGE, pièce patriotique due à un Lieutenant de l'armée Belge.

L'auteur a réussi une vraie pièce patriotique malgré les difficultés du genre. Elle se recommande par sa puissance dramatique en même temps que par son lyrisme émouvant.

A l'entendre on a l'impression qu'à vivre la vie héroïque on trouve naturellement les belles images et les idées profondes.

—:—

L'INDEPENDANCE BELGE

SANG BELGE, comédie patriotique en trois actes, écrite dans les tranchées de l'Yser par M. J. Herman, Lieutenant de l'armée Belge.

SANG BELGE, est une pièce bourrée de bonnes intentions, de nobles sentiments et de tirades vibrantes.

Le public de la première lui a fait un accueil enthousiaste.

Le Lieutenant Général Biebuyck aide de camp du Roi, honorait cette représentation de sa présence.

—:—

LA LIBRE BELGIQUE

SANG BELGE, pièce en trois actes par M. Herman, Lieutenant de l'Armée Belge.

Le titre, la qualité de son auteur, deux promesses qui amenèrent un public nombreux et choisi.

Disons tout de suite que la pièce justifie la promesse de son titre, c'est déjà un bel éloge. Intérêt dramatique intense et habilement gradué.

L'auteur sut en général éviter l'écueil du genre : le lyrisme gênant l'action-dramatique.

Il est peut-être imprudent de vouloir juger de la valeur littéraire d'une œuvre de cette espèce, notre fièvre patriotique se faisant la complice du talent de l'auteur.

Certains passages particulièrement vibrants soulevèrent d'enthousiasme toute l'assistance.

